(8



LES CHAUFFEURS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX,

PRÉCÉDÉ DE

DIX ANS AVANT,

PROLOGUE,

De MM. Valory et Cogniard frères;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Folies-Dramatiques, le 20 janvier 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le curé HÉBERT.	MM. Camille.	Le Sergent.	Belmont.
FIRMIN, son fils.	Robillon.	Un Commissionnaire.	Victor.
MAURICE, caporal, puis Sergent.	Dussert.	Henriette de LAUZAN.	Mlles Elise.
Le comte de LAUZAN.	Marly.	JEANNETTE.	Suzanne.
LAFOUINE.	Hébard.	Une Jeune Fille.	Mélanie.
FURET.	Arnold.	Chauffeurs.	
COMTOIS.	Fleury.	Soldats. Paysans.	

DIX ANS AVANT,

PROLOGUE.

Le théâtre représente une mansarde sans meubles, très misérable. Une porte au fond, une autre à gauche au premier plan. Au second plan, une fenêtre donnant sur la rue. A droite au premier plan, une cachette; on y entre par une petite porte secrète, cachée par la tapisserie.

SCÈNE I.

MAURICE, *puis* LE CURÉ.

Au lever du rideau Maurice est endormi sur un matelas dans un des coins de la chambre à droite au fond. Il parle en dormant. Il fait petit jour.

MAURICE, *endormi*. A moi, camarades! les Prussiens!.. tappons d' sus!..enfoncés! victoire!.. vive la nation!..

LE CURÉ, *entrant par la droite*. Cinq heures viennent de sonner à St-Roch, je n'ai pas de temps à perdre. Il fait bien froid ce matin...

MAURICE, *s'éveillant et se mettant sur son séant*. Qui va là?..

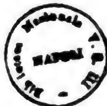
LE CURÉ. Ne vous dérangez pas, mon brave, dormez, dormez tranquille.

MAURICE, *se levant*. Ah! c'est vous, mon respectable hôte!.. et où diable allez-vous donc de si bonne heure, il ne fait pas encore jour.

LE CURÉ. Je vais faire queue à la porte du boulanger de la section.

MAURICE. Comment, à votre âge, et par le froid qu'il fait.

LE CURÉ. Que voulez-vous, mon ami, je n'ai personne pour y aller à ma place,



Digitized by Google

je suis tout seul et si je veux avoir mes deux onces de pain pour passer ma journée...

MAURICE. Deux onces de pain! deux onces de pain! et pour cela vous allez vous geler, attrapper peut-être une fluxion de poitrine... Ah! si j'avais su ça... moi, qui ai mangé tout seul hier au soir ma ration, je l'aurais partagée avec vous, et vous n'auriez pas pu me refuser... car, moi j'ai bien accepté la moitié de votre lit.

LE CURÉ. C'était naturel, vous étiez accablé de fatigues; quand vous m'avez présenté votre billet de logement, c'est à peine si vous pouviez vous soutenir sur vos jambes.

MAURICE. Et sans me connaître sans m'avoir jamais vu, vous m'avez reçu comme on reçoit un fils.

LE CURÉ, *à part.* Un fils!.. hélas!

MAURICE. Qu'avez-vous donc.

LE CURÉ. Rien, rien, mon brave... mais c'était bien le moins que je vous fisse un bon accueil, puisque je ne pouvais vous offrir que cela... Ah! il fut un temps... mais la révolution...

MAURICE. Je comprends la chose.

LE CURÉ. Pardon, mon bon Maurice; je vous laisse pour peu d'instans, je l'espère, car le boulanger est à deux pas et les citoyens qui font queue ont ordinairement la bonté de me laisser passer un des premiers par égard pour mon age; même en ces temps de révolutions les cheveux blancs ont leur privilége, c'est la seule aristocratie qui soit restée debout; sans adieu, mon brave.

MAURICE. Mon vénérable, ne restez pas long-temps dehors si vous voulez me retrouver ici, car, le bataillon qui occupe la caserne voisine part ce matin pour la frontière; et comme c'est le mien qui le remplace à Paris faut que j' soye à l'appel de six heures.

LE CURÉ. Je ne fais qu'aller et revenir.

Le curé sort.

SCÈNE II.

MAURICE, *seul.*

En v'là un de digne, de respectable homme, et dire qu'il faut qu'il aille se morfondre pour deux onces de pain... deux onces de pain. Ah! je n' peux pas les digérer; encore, j'en suis bien sûr, c'est tout au plus s'il a de quoi les payer. Une idée... j'ai reçu hier ma solde de trois mois, en assignats, si je les lui offrais... il les refuserait; faisons mieux... oublions-les dans quelque coin, où ce brave homme pourra les trouver. . c'est ça... cherchons... (*Il cherche.*) Je n'aperçois pas d'armoires... Ah! derrière cette vieille tapisserie, tiens! une porte. (*Il la pousse.*) Que vois-je?.. une cachette... qu'est-ce qu'il y a donc au fond... un crucifix, des ornemens d'église, est-ce que le respectable père Hébert?.. Oui, j'y suis... c'est quelque pauvre curé de campagne qui se cache... au fait il a raison, car, depuis que le gouvernement à donné un congé absolu au bon Dieu et à ses saints, il n' fait pas bon pour ceux qu'étaient à leur service... mais ça n' me r'garde pas... refermons sa cachette et ni vu ni connu, quand à mes assignats, j'imagine un moyen, mais je crois qu' j'entends battre le rappel, à la caserne en face, il est temps de filer... (*Mettant son sac sur son dos.*) V'là ce que c'est, de cette façon-là l'on n'attrape pas de coups de soleil dans le dos, maintenant, ous qu'est Jeanette... Jeanette, c'est mon fusil, c'est un nom d'amour que je lui ai donné, en souvenir d'un brin de fille de seize ans qui fera quelque jour mon bonheur. (*Il aperçoit son fusil.*) Ah! voilà Jeanette. (*Il va prendre son fusil.*) J'entends l'ancien ne lui parlons pas de ma découverte, ça pourrait l'effaroucher...

SCÈNE III.

MAURICE, HÉBERT.

HÉBERT. Ah! ah! vous voilà prêt à partir, mon brave?

MAURICE. Comme vous dites, mon vénérable, mais avant de vous quitter, j'ai un petit service à vous demander.

HÉBERT. Un service, parlez, mon ami, voyons, de quoi s'agit-il?

MAURICE. Voilà la chose, j'ai dans ce portefeuille une petite somme en assignats, y en pas lourd, mais c'est égal.. je n' s'rais pas content de les perdre... et dans les casernes, au bivouac... ça peut s'égarer, bref, je voudrais vous prier de me les garder...

HÉBERT. Volontiers, mon ami donnez-moi ce portefeuille, et à votre première réquisition je vous le rendrai tel que vous me l'aurez donné.

MAURICE. Je n'en doute pas, mais c'est justement ce que je ne voudrais pas.

HÉBERT. Comment?..

MAURICE. En voici la raison: pour le quart-d'heure, voyez-vous... l'assignat est comme une jolie femme plus y vieillit et plus y perd; si bien qu'en gardant ceux-là fixes et immobiles dans votre tiroir, les écus

Digitized by Google

d' six francs d'viendront des pièces de douze sous; faut donc, pour que j' n'y perde pas, que vous ayez la complaisance de dépenser la somme et plus tard vous me la rendrez.

HÉBERT. Bon Maurice. . je vous comprends... c'est un secours que votre bon cœur veut m'offrir.

MAURICE. Pas du tout, c'est un service que je vous demande, vous ne pouvez pas me refuser.

HÉBERT, *ému.* Hé bien, non, mon brave, j'accepte...j'accepte, avec reconnaissance.

MAURICE. De la reconnaissance! Allons donc, c'est un plaisir que vous me faites.

HÉBERT, *lui serrant la main, à part.* Cet argent soulagera plus d'un malheureux. (*Haut.*) Bon Maurice, tant de générosité de délicatesse...

MAURICE. Est-ce que vous plaisantez?.. quand je vois des cheveux blancs, voyez-vous, ça me rappelle mon vieux père, et je suis trop heureux de trouver à faire une bonne action pour honorer sa mémoire. — Tenez, voici la caisse. (*Il lui donne son portefeuille.*) Il y a en beaux assignats, trente-deux mille francs : c'est à dire vingt-sept livres dix sous.

LE CURÉ. Dieu veuille que je puisse un jour vous les rendre.

MAURICE. Soyez donc tranquille... il le voudra. Que diable, le bon Dieu n'est pas un Turc. ..

SCÈNE. IV.

Les Mêmes, FIRMIN.

FIRMIN. Bonjour, citoyen Hébert.

HÉBERT, *étonné.* Firmin?

FIRMIN. moi-même.

MAURICE. Sans adieu, mon respectable ancien...

HÉBERT, *avec amitié et lui donnant la main.* Au revoir...

MAURICE, *lui serrant la main.* Je l'espère bien!.. et souvenez-vous, en toute occasion, que vous avez un véritable ami dans Jean-Baptiste Maurice, caporal aux volontaires de Seine-et-Oise... Salut! et fraternité!..

Il sort.

SCÈNE V.

HÉBERT, FIRMIN.

FIRMIN. Quel est cet homme?

HÉBERT. Un bon soldat qui a passé la nuit ici par billet de logement. Mais vous, Firmin, qui vous amène depuis un mois que vous m'avez abandonné si cruellement.

FIRMIN. Je ne vous ai point abanbonné; la raison m'a ordonné de vous quitter pour songer à me créer un avenir. J'ai oublié chez vous des papiers qui me sont nécessaires et que je viens chercher. Voilà ce qui m'amène.

HÉBERT. Depuis que je vous ai vu, qu'êtes-vous devenu, qu'avez-vous fait?

FIRMIN. Ce que j'ai fait; j'ai fait une très bonne rencontre. Le citoyen Lafouine, vous vous rappelez, l'ancien intendant du ci-devant comte de Lauzan... nous avons renouvellé connaissance, et comme il est employé dans le gouvernement, j'espère par sa protection obtenir une bonne place.

HÉBERT. Comment? vous vous êtes lié avec cet homme que M. de Lauzan a chassé de chez lui, parce qu'il le volait.

FIRMIN. Lui, voler! c'était une infâme calomnie... (*A part.*) Et le ci-devant comte la paiera cher.

HÉBERT. Ah! Firmin, je vous en conjure, fuyez la société de ces hommes corrompus qui ne manqueraient pas d'achever votre perte, restez auprès de moi, ne me quittez pas, laissez-vous guider par mes conseils... n'est-ce pas moi qui vous ai élevé, qui ai pris soin de votre enfance...

FIRMIN. C'est vrai... mais ces temps-là sont loin de nous, et à mon âge l'on n'a plus besoin de lisière.

HÉBERT. Ah! Plût au ciel que mon amitié pût vous éclairer, et vous guider toujours; car, hélas! moi, qui ne vous ai pas perdu de vue un seul instant depuis que vous êtes au monde, je connais votre ame bien mieux que vous ne la connaissez vous-même, je sais avec quelle douleur j'y ai vu se développer des germes vicieux, que mes efforts n'ont pu parvenir à étouffer.

FIRMIN. Bah! bah! ce sont des idées que vous vous faites.

HÉBERT. Firmin, je vous le dis, si, foulant à vos pieds les préceptes d'honneur et de vertu dont je me suis efforcé de nourrir votre cœur, vous deviez être un jour la honte et l'opprobre de ma vieillesse, je n'y survivrais pas; car, je vous aime, je vous aime cent fois plus que vous ne pouvez le penser.

FIRMIN. C'est possible... mais si vous voulez que j'en sois tout à fait convaincu vous vous occuperez un peu moins de moi et de ma conduite... car après tout, vous n'êtes pas mon père...

HÉBERT. Si je l'étais, ingrat, eussé-je fait davantage pour toi... tant que je suis demeuré à ma cure de Lauzan, la modes-

Digitized by Google

te aisance qu'elle me procurait, tu l'as partagée, et lorsque les cruels événemens m'en ont arraché... le peu que j'ai pu sauver de ma petite fortune, c'est encore à toi qu'il a profité, et cela pour satisfaire tes desirs et tes caprices... quand moi je manquais souvent du nécessaire...

FIRMIN. Puisque vous en venez aux reproches, je vais à mon tour briser la glace; je suis las d'être appelé ingrat... de quel droit me donnez-vous ce titre?.. Il est temps de parler à cœur ouvert; croyez-vous donc que j'ajoute foi au conte absurde que vous m'avez fait sur ma naissance j'étais un enfant abandonné, vous m'avez recueilli... que sais-je?.. Non, je ne crois pas à cette fable, si vous m'avez élevé, si vous avez eu soin de moi... c'est que sans doute vous y trouviez votre intérêt.

HÉBERT. Mon intérêt!..

FIRMIN. Oui, votre intêret. Probablement l'on vous payait pour cela...

HÉBERT. Qu'osez-vous dire?

FIRMIN. Ce que je pense: Fils de quelque grand personnage qui avait intérêt à cacher ma naissance l'on m'aura sans doute remis entre vos mains, en vous donnant ce qu'il vous fallait pour m'élever, et ces soins si tendres que vous faites sonner bien haut, ils vous étaient payés en beaux déniers comptans.

HÉBERT. Ah! c'en est trop...

FIRMIN. Hé bien! brisons sur ce sujet... je ne suis venu ici ni pour faire ni pour entendre des récriminations, mais comme je vous l'ai dit pour chercher des papiers que j'ai laissés dans la chambre voisine, je vais les prendre et bientôt... vous ne me reprocherez plus d'être à votre charge!

Il sort par la droite.

SCÈNE VI.

HÉBERT, *seul.*

Le malheureux! et j'ai pu l'écouter sans laisser échapper mon secret; à ses injures je n'ai pas répondu: Je suis ton père. Oh! non, non; car, ces mots dans la bouche d'un prêtre, d'un ministre des autels, signifient traître et parjure, et j'aime encore mieux être outragé par mon fils que d'en être méprisé... mais hélas! que de malheurs j'entrevois; oui, j'en ai le funeste pressentiment... mon fils par sa vie me punira du crime de sa naissance...et pourtant mon Dieu, ce crime aurait bien dû être expié... j'ai tant prié... j'ai versé tant de larmes... Oh! oui, tous mes malheurs viendront de ma fatale position, si j'avais pu faire connaître à Firmin le lien sacré qui l'unit à moi mes conseils, mes exhortations paternelles auraient eu de la force sur son cœur, tandis qu'il repousse celui qu'il regarde comme un étranger... mais pourrais-je dire à mon enfant tu es le fils d'un prêtre et d'une femme l'épouse d'un autre... ta naissance fut un double forfait. Oh! non, non, cela ne se pourait pas... ma langue se serait glacée, avant de prononcer ces horribles paroles, que me reste-t-il donc à faire?.. O mon Dieu! hélas! prier, souffrir et me résigner. (*L'on frappe à la porte.*) On a frappé, qui peut venir?

Il va ouvrir la porte.

SCÈNE VII.

LE CURÉ, COMTOIS, *enveloppé dans un manteau.*

LE CURÉ. Entrez, monsieur.

COMTOIS, *se découvrant.* Monsieur le curé ne me reconnaît-il pas?

LE CURÉ. Comtois! le fidèle serviteur de M. le comte de Lauzan...

COMTOIS. Moi-même, M. Hébert... je vous apporte une lettre de monsieur le comte.

HÉBERT. Une lettre de mon bienfaiteur, donnez, donnez, mon ami... lui serait-il arrivé quelque nouveau malheur...

COMTOIS. Hélas! un bien grand, sa retraite à Paris a été découverte, et il s'est vu contraint pour échapper à la mort de quitter précipitamment la France.

HÉBERT. Grand Dieu!

COMTOIS Malheureusement il n'a pu emmener avec lui madame la comtesse et l'infortunée reste exposée aux dangers qui menaçaient son mari...mais lisez, monsieur le curé; c'est à ce sujet que monsieur le comte vous écrit.

LE CURÉ, *lisant.* « Mon cher M. Hébert, »dans des temps plus heureux j'ai eu le »bonheur de vous rendre quelques ser»vices.» (*Parlant.*) Ah! je ne l'oublierai jamais. (*Lisant.*) « Aujourd'hui la nécessité »me force d'avoir recours à votre recon»naissance. Il s'agit de ma femme bien-ai»mée, la proscription pèse sur sa tête et si »vous ne consentez à lui accorder un asile »qui la dérobe à la fureur de mes ennemis, »sa place est marquée sur l'échafaud. » (*Parlant à Comtois.*) Ah! mon ami, qu'elle vienne, qu'elle vienne à l'instant même...

COMTOIS, *avec joie.* Quoi, vous consentez... Ah! j'en étais bien sûr, moi, que vous sauveriez ma bonne maîtresse! . je cours la prévenir, elle ne tardera pas à se rendre près de vous.

Digitized by Google

LE CURÉ. Allez, mon ami et dites bien à madame la comtesse que dût-il m'en coûter la vie je saurai la soustraire à tous les dangers.

Comtois sort.

SCÈNE VIII.

HÉBERT, FIRMIN.

FIRMIN, *paraissant à part.* J'avais cru entendre quelqu'un.

HÉBERT. Hé bien, monsieur, ces papiers que vous cherchiez...

FIRMIN. Je les ai trouvés, et je me retire.

HÉBERT. Firmin, encore quelques mots, quelle qu'ait été l'amertume de vos paroles, je ne puis vous quitter ainsi, ma tendresse est plus forte que votre outrage .. je vous en conjure écoutez la voix de votre meilleur ami... ayez pitié de moi, de ma vieillesse..

FIRMIN. Certainement... que je respecte votre vieillesse... mais nous ne pouvons plus vivre ensemble, il faut donc nous séparer...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, UNE JEUNE FILLE, *entrant vivement.*

LA JEUNE FILLE, *bas au curé.* M. par grace, par pitié, ma tante, votre voisine, va rendre le dernier soupir, elle réclame vos secours; je vous en conjure, monsieur, venez lui donner les dernières consolations.

LE CURÉ, *vivement.* J'y vais, mon enfant, j'y vais... (*A Firmin.*) Firmin, je vous en supplie, attendez-moi, ne partez pas sans me revoir ..

FIRMIN. Puis que vous le voulez... je vous attend.

Le curé et la jeune fille sortent.

SCÈNE X.

FIRMIN, *seul.*

Décidément, Lafouine se sera trompé... j'ai visité la chambre voisine et rien ne m'a dénoncé la présence de madame de Lauzan... si je pouvais contribuer à l'arrestation de cette ci-devante ce serait m'a-t-il dit un moyen assuré d'obtenir la place que je sollicite... mais je me rappelle... il y a là une cachette, visitons-là... (*Il ouvre la porte à gauche.*) Personne... pourtant le comte n'a pu, en fuyant précipitamment, emmener la comtesse; depuis elle n'a pas reparu à son domicile. Lafouine est bien instruit, le père Hébert est maintenant sa seule connaissance à Paris; c'est à lui qu'elle aura dû demander un asile. (*On frappe à la porte; il va ouvrir. Madame de Lauzan paraît.—A part.*) Une femme!..

SCÈNE XI.

FIRMIN, MAD. DE LAUZAN, *la figure couverte d'un voile.*

FIRMIN. Entre, citoyenne.

MAD. DE LAUZAN. Je me trompe, peut-être, est-ce ici la demeure de monsieur. (*Se reprenant.*) Du citoyen Hébert?

FIRMIN. Oui, belle citoyenne, mais il est sorti pour le moment.

MAD. DE LAUZAN. En ce cas je me retire...

FIRMIN. Dans un instant il sera de retour..

MAD. DE LAUZAN. J'aime mieux revenir...

FIRMIN. Pourquoi donc?.. assieds-toi. (*A part.*) Si c'était!..

MAD. DE LAUZAN. Non citoyen... permettez-moi...

Elle fait un pas pour sortir.

FIRMIN. Oh! je suis trop galant pour te laisser éloigner; la jolie main!.. (*A part.*) Ce voile m'empêche de distinguer...

MAD. DE LAUZAN, *retirant sa main.* Monsieur!..

FIRMIN. Peste! quelle fierté! tu serais une ci-devante que ton air ne serait pas plus dédaigneux...

MAD. DE LAUZAN, *à part.* Imprudente. (*Haut.*) Je vous le répète, c'est au citoyen Hébert que je veux parler et puisqu'il est absent...

FIRMIN, *la retenant.* Tu l'attendras ici... je ne suis pas assez sot pour laisser échapper le plaisir d'un aussi doux tête-à-tête.

MAD. DE LAUZAN, *à part.* Que faire, mon Dieu?

FIRMIN. Oh! il faut en prendre ton parti, voyons... d'abord laisse-moi te débarasser de ce voile qui cache, j'en suis sûr, une figure ravissante.

MAD. DE LAUZAN. Citoyen, de grace.

FIRMIN. Craindrais-tu de laisser voir tes traits... fais-y attention, il n'y a que les suspectes qui se cachent.

MAD. DE LAUZAN. Comment, citoyen, ne m'est-il pas permis de vouloir rester inconnue sans pour cela être soupçonnée.

Digitized by Google

FIRMIN. Non citoyenne... à l'époque où nous vivons, il faut marcher à visage découvert... les masques et les voiles sont de l'ancien régime, et tout bon patriote a le droit de les arracher.

En disant cela, il enlève le voile de madame de Lauzan, Hébert paraît au même instant sur le seuil de la porte.

MAD. DE LAUZAN. O ciel!

SCÈNE XII.

Les Mêmes, HÉBERT.

HÉBERT. Arrêtez! osez-vous bien, chez-moi, insulter une femme?..

FIRMIN. Le grand malheur! voyez donc, de soulever le voile d'une citoyenne. (*A part.*) C'est la comtesse de Lauzan!..

HÉBERT. Pardon, madame, cent fois pardon, pour une telle injure, et vous, monsieur, j'espérais encore il n'y a qu'un instant vous ramener à des sentimens meilleurs, mais je ne vois que trop, que rien ne peut vous changer, maintenant... retirez-vous, retirez-vous, monsieur.

FIRMIN. J'obéis... (*A part.*) Mais bientôt... ils auront de mes nouvelles... allons retrouver Lafouine.

Il sort, le curé ferme la porte avec soin.

SCÈNE XIII.

LE CURÉ, MAD. DE LAUZAN.

LE CURÉ. Remettez-vous, madame la comtesse..., oubliez un outrrage qui n'a pu vous atteindre.

MAD. DE LAUZAN. Ah! monsieur, en ce moment il n'y a qu'un seul sentiment dans mon ame, celui de la reconnaissance pour l'appui que vous consentez à m'accorder.

LE CURÉ. N'est-ce pas un devoir, un devoir sacré pour moi de protéger contre les coups du sort la femme de mon bienfaiteur...

MAD. DE LAUZAN. O le meilleur des hommes, mon mari me l'avait bien dit qu'il ne s'adresserait pas en vain à votre cœur noble et généreux. Mais, monsieur, de quelque prix que me soit dans ma cruelle position l'asile que vous me donnez, je ne l'accepterais pas si votre bonne action pouvait vous exposer à quelque danger.

LE CURÉ. Rassurez-vous, madame, je n'ai rien à redouter; mais qui vous a réduite à une pareille extrémité.

MAD. DE LAUZAN. Vous allez le savoir. Lorsque nous fûmes contraints, vous de quitter votre cure, et nous d'abandonner notre château de Lauzan, nous vînmes nous refugier à Paris dans la pensée qu'au milieu du désordre général il ne nous serait pas difficile de cacher notre vie à ceux qui la menaçaient. Nous y parvînmes pendant quelque temps. Mais hélas! bientôt notre retraite fut découverte, l'on nous dénonça; et pour se soustraire à la mort, mon mari prit la fuite... Il voulait m'emmener avec lui, mais je résistais à ses instances; le passeport à la faveur duquel il pouvait gagner la frontière était pour lui seul, et ma présence l'aurait perdu infailliblement ; Je le forçai donc, malgré ses larmes, à quitter la France sans moi, et nous nous décidâmes à vous demander un asile où je pusse attendre, soit la fin de la tourmente révolutionnaire, soit la possibilité d'aller le rejoindre sur la terre étrangère. (*L'on entend battre la caisse au dehors.*) Quel est ce bruit?

LE CURÉ. Sans doute quelque proclamation du gouvernement.

Ils écoutent.

UNE VOIX, *au dehors.* L'on fait savoir aux citoyens de la république que par un décret de la Convention nationale, quiconque aura fourni un asile à un suspect, ou l'aura aidé de quelque manière que ce soit à se soustraire aux poursuites de la justice, sera condamné à la peine de mort.

Roulement de tambour.

MAD. DE LAUZAN. Grand Dieu! vous l'avez entendu; il y va de votre vie; je ne puis rester ici plus long-temps.

LE CURÉ. Que dites-vous, madame?

MAD. DE LAUZAN. Non, monsieur, non, je n'accepterai pas votre généreuse hospitalité à présent que je sais à quel point elle est périlleuse pour vous... Hé quoi! dans l'espoir de soustraire ma tête au danger qui la menace j'exposerais la vie du plus généreux des hommes. Non, non, plutôt la mort...

LE CURÉ. mais si vous sortez d'ici, elle est certaine, infaillible...

MAD. DE LAUZAN. Eh bien! j'aurai le courage de la subir, mais au moins, en mourant je n'emporterai pas l'idée affreuse d'avoir causé la perte de celui qui voulait me sauver... Adieu, adieu, M. Hébert.

LE CURÉ, *la retenant.* Ah! non, madame, non, je m'opposerais à votre intention, vous ne partirez pas.

MAD. DE LAUZAN. Quoi, vous voulez...

LE CURÉ. Remplir jusqu'au bout la mission dont m'a chargé votre mari. Il m'a confié le soin de veiller à votre sûreté; je

Digitized by Google

le remplace auprès de vous? et j'ai le droit de commander en son nom... vous ne partirez pas...

On frappe à la porte.

MAD. DE LAUZAN. Ciel!

LE CURÉ, *lui ouvrant la porte de gauche.* Là, dans cette chambre.

On frappe de nouveau, madame de Lauzan y entre, le curé va ouvrir.

SCÈNE XIV.

HÉBERT, UN COMMISSIONNAIRE

LE COMMISSIONNAIRE, *sur le seuil de la porte.* Pour le citoyen Hébert.

Il lui remet un billet et disparait,

SCÈNE XV.

HÉBERT, *seul.*

Lisons! «Vous avez été dénoncé; il ne » vous reste qu'un instant.» Grand Dieu!.. (*Bruit au dehors. Regardant par la fenêtre*) Cette maison est cernée de toutes parts... des hommes armés y entrent. (*Nouveau bruit.*) Ils montent l'escalier. (*Allant à la porte et appelant.*) Madame la comtesse!..

SCÈNE XVI.

HÉBERT, MAD. DE LAUZAN.

MAD. DE LAUZAN. Me voici!

HÉBERT. Venez, venez, madame; dans quelques secondes ils seront ici...

MAD. DE LAUZAN. O ciel!. (*En pleurant.*) Je serai donc la cause de votre perte, malheureuse! malheureuse?..

HÉBERT. Tout n'est pas encore désespéré, et si la Providence nous protège. (*en disant cela il va ouvrir la porte de la cachette à droite.*) Entrez dans cette retraite. (*Nouveau bruit.*) Les voici! (*La comtesse disparait.*) O mon Dieu, pitié pitié, si ce n'est pour moi, pitié pour cette femme... (*Le bruit augmente l'on frappe à coups redoublés à la porte; Hébert va ouvrir.*)

SCÈNE XVII

HÉBERT, LAFOUINE, MAURICE, *et* Quatre Grenadiers.

HÉBERT. Maurice!

LAFOUINE. Pardon, citoyen, si nous te dérangeons; mais le devoir, l'impérieux devoir.

HÉBERT. De quoi s'agit-il, citoyen?

LAFOUINE. Le voici en deux mots: tu es accusé d'avoir donné asile à la ci-devant comtesse de Lauzan décrétée de prise de corps, et j'ai reçu l'ordre, l'ordre cruel de faire la plus exacte perquisiticn dans ton domicile.

HÉBERT. Remplissez votre mission, citoyens, je n'ai pas l'intention de m'opposer à l'exécution de la loi...

LAFOUINE C'est très bien de ta part. (*Aux soldats.*) Visitez d'abord cette pièce.

Il montre la chambre à gauche, Maurice et les soldats y entrent.

HÉBERT, *à part.* Puissent-ils borner là leurs recherches.

LAFOUINE, *s'approchant d'Hébert.* Tu comprends citoyen, tout ce qu'il m'en coûte d'avoir de pareils ordres à exécuter, moi.. ton ancien paroissien, tu dois me reconnaître... Lafouine l'intendant du ci-devant comte de Lauzan... je me mettais toujours en face de ta chaire pour mieux entendre tes sermons... je puis dire que j'ai su les mettre à profit.

HÉBERT, *à part* Le misérable!

MAURICE, *rentrant.* Pas plus de ci-devante que dessus la main.

LAFOUINE, *à part.* Serait-elle parvenue à s'échapper? (*Haut.*) J'étais bien sûr qu'on m'avait fait une dénonciation fausse, je connais le citoyen Hébert, et ce n'est pas lui qui serai capable d'enfreindre les décrets du gouvernement.

MAURICE. En ce cas nous n'avons plus qu'à faire demi-tour... grenadiers! garde à vous! portez armes!.. par le flanc droit!

LAFOUINE. Restez, je fais une réflexion; l'on a vu des gens mal-intentionnés pratiquer dans les murs des retraites afin d'y cacher des suspects, quoique j'aie la certitude que le citoyen Hébert en est incapale, mon devoir exige... sondons les murs.

MAURICE. Bonne idée que tu as là, citoyen commissaire... je me charge de ce côté...

Il parle de la droite, les soldats cherchent de leur côté.

HÉBERT, *à part.* Je tremble.

MAURICE. Oh! oh! v'là un' tapiss'rie qui m' paraît suspecte.

LAFOUINE. Oh! ah!

MAURICE, *levant la tapisserie.* Une porte secrète!

LAFOUINE. Une porte secrète!

HÉBERT, *à part.* Grand Dieu!

LAFOUINE. Je la tiens!

MAURICE, *l'ouvrant.* La voilà ouverte.

LAFOUINE, *à part, allant à la porte.* Entrons.

Digitized by Google

MAURICE, *bas à Lafouine*. Ne t'exposes pas... citoyen commissaire... tu es sans armes, et un mauvais coup est bien vite attrapé...

LAFOUINE, *reculant*. Diable! tu as raison; chacun son état... entre donc, tout seul. (*Maurice disparait.*) Ah! ah! citoyen Hébert tu ne nous avais pas parlé de cette cachette là. (*A part.*) Elle est là... je pourrai donc me venger.

MAURICE, *reparaissant*. Personne!

LAFOUINE. Personne! en es-tu bien sûr?

MAURICE, *bas à Lafouine*. Très sûr mais, il y a une seconde porte de sortie qui donne sur l'escalier, c'est sans doute par là qu'elle se sera évadée... ne perdons pas un instant visitons les appartemens voisins...

LAFOUINE. C'est cela... suivez-moi vous autres...

HÉBERT, *saisissant la main de Maurice pendant que Lafouine a le dos tourné*. Bon Maurice.

MAURICE, *voyant Lafouine se retourner et mettant son poing sous le nez d'Hebert*. Vieil aristocrate!

LAFOUINE. Modère-toi, mon brave; allons partons.

HÉBERT, *sur le devant de la scène*. Elle est sauvée! O mon Dieu je te rends grace.

LES CHAUFFEURS.

ACTE PREMIER.

1804.

Le théâtre représente une campagne; sur la droite est la maison du curé, devant laquelle est une treille; à gauche, le cabaret de Jeannette. Au-devant, une table et des bancs.

SCÈNE I.

JEANNETTE, Soldats, Paysans.

Les soldats et les paysans boivent sur la table placée devant le cabaret du grand St.-Nicolas.

LE SERGENT, *à Jeannette qui entre avec deux bouteilles*. Allons, la belle enfant, à boire et du bon.

UN PAYSAN. A boire aussi pour nous, la petite Jeannette, et du bon aussi.

JEANNETTE. Voilà! voilà! (*Elle pose deux bouteilles sur la table.* (*Aux soldats.*) Les militaires ont toujours le meilleur. (*Aux paysans.*) Ce qu'il y a de mieux c'est pour les pays. (*A part.*) Arrangez-vous, c'est toujours du même.

LE SERGENT, *après avoir bu*. Pas chien du tout, ton vin est fort gentil... la belle, et comme c'est moi qui régale, je va te donner un à compte sur le montant de la consommation.

Il veut l'embrasser.

JEANNETTE, *le repoussant*. Halte-là! beau sergent... je ne me payons jamais de c't'e monnaie-là...

LE SERGENT. Suffit... un sergent connaît la subordination... et du moment que ça ne te convient pas .. je m'arrête fixe et immobile.

Il se rassied.

JEANNETTE. A la bonne heure; caressez votre bouteille tant que vous voudrez, de c'te façon mon vin se boira et mon fichu ne sera pas chiffonné...

LE SERGENT, *élevant son verre*. Au vainqueur de l'Italie! au premier consul!

TOUS. Vivat! au premier consul!

JEANNETTE. vous devriez ben boire aussi à l'extermination des chauffeurs.

SCÈNE II

Les Mêmes, LAFOUINE.

LAFOUINE, *qui a entendu les derniers mots de Jeannette*. Oui, c'est cela, buvons à l'exterminateur de ces scélérats de chauffeurs. (*A part.*) Ça ne peut pas leur faire de tort.

JEANNETTE Tiens! c'est vous, M. Lafouine... Oh! pour ma part, voyez-vous, je voudrais les voir tous pendus, ces gueurdins-là! dire que jusqu'à présent on n'a pas pu en attrapper un!

LE SERGENT. Patience... nous sommes ici pour ça, nous autres, et j'espère que bientôt nous pourrons leur dire deux mots en face.

LAFOUINE. Ça ne vous sera peut-être pas facile.

JEANNETTE. Et pourquoi ça? il me semble que ces êtres-là, ça doit avoir des figures repoussantes; (*Elle regarde Lafoui-*

Digitized by Google

ne.) que ça doit se reconnaître seulement en les envisageant. Enfin, qu'en en rencontrant un par hasard, on doit dire tout de suite : V'là un chauffeur!

Elle montre Lafouine du doigt.

LAFOUINE, *un peu troublé*. Vous..... croyez... que ça puisse se deviner comme cela? malheureusement on ne peut jamais être sûr... vu que lorsqu'ils vont en expédition, ils ont toujours la figure couverte d'un masque noir.

JEANNETTE. Oui, afin de mieux ressembler au diable leur patron!.. Dites donc, M. Lafouine, est-il vrai qu'ils ont des intelligences presque partout? et que dans beaucoup de maisons, il y a des gens très comme il faut qui les y servent d'espions. pour leur dire l'argent qui s'y trouve, et leur donner les moyens de s'y introduire.

LAFOUINE, *à part*. Oh! oh! la petite est bien instruite. (*Haut.*) Oui, oui, je me le suis laissé dire, ces scélérats ont beaucoup d'affidés, pas parmi les hommes par exemple, mais parmi les femmes.

JEANNETTE. Parmi les femmes! Ah! quelle horreur! des femmes se faire chauffeurs.

LE SERGENT. On soupçonne que depuis quelques jours leur quartier-général se tient sur la lisière de la forêt.

LAFOUINE, *à part*. Diable... (*Haut.*) Vous êtes mal informé, sergent... il paraît certain au contraire, que la bande a paru du côté des genêts, à l'autre bout du village...

LE SERGENT. Merci de vos renseignemens, camarade; nous nous y rendrons tout à l'heure...

LAFOUINE, *à part*. Ça vous promènera.

JEANNETTE. Sergent, tâchez d'en prendre au moins une demi-douzaine...

LAFOUINE. Il paraît, belle Jeannette, que vous ne les aimez guère les chauffeurs...

JEANNETTE. Je crois bien, des infâmes. qui vous brûlent les pieds et peut-être bien les mollets avec, pour savoir où vous avez caché votre argent, lorsque souvent vous n'avez pas le sou chez vous... ça me fait froid rien que d'y penser.

LAFOUINE. Voyez-vous, Jeannette, pour vous mettre en garde contre de pareils scélérats, il faut prendre un mari... un défenseur...

JEANNETTE. C'est bien mon intention aussi...

LAFOUINE. Vous savez qu'il ne tient qu'à vous de devenir madame Lafouine...

JEANNETTE. Il y a long-temps que je savons cela, mais ce que vous ne savez pas, c'est que Maurice, mon prétendu, est arrivé tout chaud, d'hier soir, à seule fin de m'épouser

LAFOUINE. Quoi, c'est ce militaire qui est resté deux ans sans vous donner de ses nouvelles...

JEANNETTE. Dam, ce pauvre garçon... il a eu tant à faire... voyez-vous! il a été très occupé en Italie, avec le premier consul. Malgré ça, il m'avait écrit la veille de la bataille de Marengo, mais malheureusement le tambour qui avait ma lettre a été emporté par un boulet de canon, de sorte, que m'a lettre s'est trouvée égarée..... c'est pas la faute à Maurice, ça... c'est la faute au boulet de canon.

LAFOUINE. Mais savez-vous bien ce que c'est que d'épouser un soldat, Jeannette?

JEANNETTE. Que oui... que oui... d'ailleurs, c'est monsieur le curé Hébert... qui m'a dit que je serais heureuse avec Maurice, parce qu'il l'a connu autrefois.. j'espère qu'on peut bien se fier à un brave homme comme notre bon curé?

LAFOUINE. Pour ce qui est de ça, il n'y a rien a redire, M. Hébert est un homme respectable comme il n'est pas possible... seulement, il devrait bien éloigner de lui cette madame Henriette de Lauzan, une jeune dame qui... enfin... ça fait jaser...

JEANNETTE. Qui ça... des mauvaises langues comme vous.

LAFOUINE. Moi .. mauvaise langue! *bone Deus!* Jeannette... pouvez-vous bien me méconnaître à ce point! moi qui vous aime tant! moi qui donnerais ma fortune pour toucher votre ame... Jeannette!.. Jeannette.

Il lui prend les mains dans les siennes.

JEANNETTE. Taisez-vous donc, vous me cassez les doigts!

LAFOUINE. Eh bien, je ne te lâcherai que lorsque tu m'auras donné quelqu'espoir... jusque là...

JEANNETTE. M. Lafouine, lâchez-moi... ou je vous campons un soufflet!

Elle se débat, Maurice paraît.

SCÈNE III.

Les Mêmes, MAURICE.

MAURICE, *paraissant entre Jeannette et Lafouine*. C'est bon, ne vous gênez pas....

LAFOUINE, *interdit*. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, militaire?

MAURICE. Il y a que je m'appelle Maurice, et que je vous engage à filer doux pour le quart-d'heure, sans quoi, mille tonnerres...

Digitized by Google

LAFOUINE, *reculant.* Est-ce que vous vous fâcheriez. M. Maurice, je plaisantais avec votre prétendue .. mais...

MAURICE. Mais... mais... je vous préviens, mon brave homme, que je n'affectionne nullement ce genre de plaisanterie, ainsi, que ça ne vous arrive plus, sans quoi, vous pourriez bien jaser avec coco...

Il tappe sur son briquet.

LAFOUINE, *avec colère.* Ce simple avertissement me suffit, troupier... (*A part.*) Je déteste les militaires, par goût et par état.

MAURICE. C'est entendu.

LAFOUINE. Je n'ai pas de coton dans les oreilles.

MAURICE. Ainsi, mon vieux rat... plus d'attouchemens illicites.

LAFOUINE. Il n'y a pas de danger.

MAURICE. C'est bien, Jeannette, je suis content de toi... tu repoussais l'ennemi avec vigueur, morbleu !

JEANNETTE. Oh! pardine... un homme ne me fait pas peur, et quand il est bâti comme le voisin Lafouine...

MAURICE. Monsieur se nomme Lafouine? ah! ben en v'là un nom cocasse! Lafouine, je connais beaucoup un animal de ce nom-là...

LAFOUINE. Militaire... je vous prie de ne pas vous moquer de mon physique, ni de mon nom de famille, je respecte la vôtre, moi..

MAURICE. C'est que je ne vous conseillerai pas d'en agir autrement .. M. Lafouine...

Il appuie sur le nom.

LAFOUINE, *enfonçant son chapeau.* Pourtant... si je voulais... car enfin...

MAURICE, *s'avançant vers lui.* Hem! et coco...

LAFOUINE. Je me tais par respect pour coco. J'ai bien l'honneur de vous saluer... au revoir, belle Jeannette....(*A part, avant de sortir.*) Je te rattrapperai tôt où tard ...

Il sort lentement.

LE SERGENT, *se levant.* Allons, les amis, en route, dirigeons-nous du côté des genêts, puisque ses damnés de chauffeurs sont par-là.

MAURICE. Bonne chance, camarades....

JEANNETTE. Rappelez-vous ben que le jour ou vous en prendrez deux où trois, vous pourrez venir boire gratis chez Jeannette..,

LE SERGENT. Vous l'entendez, vous autres.

JEANNETTE. Et l'on vous donnera un petit vin que l'on conserve pour les grandes occasions.

LE SERGENT. Suffit... on y fera honneur. Au revoir... En marche les amis.

Les soldats et les paysans sortent.

SCÈNE IV·

MAURICE, JEANNETTE.

MAURICE. Eh bien! ma petite Jeannette, à quand la noce, sacrédié? nous épouserons-nous bientôt ?

JEANNETTE. Si nous nous épouserons bientôt?.. dam... ça dépend.

MAURICE. Comment, morbleu ! ça dépend ?

JEANNETTE. Oui... ça dépend de deux choses... d'abord, il faut que vous perdiez l'habitude de jurer à tout moment comme vous faites... parce que moi, j'aimerions pas entendre ronfler dans mon ménage, des morbleu, des ventrebleu, des sacrebleu; enfin tous les jurons bleus ou d'une couleur quelconque.

MAURICE. Si ce n'est que cela, ma Jeannette, sois tranquille... je me corrigerai, je ne jurerai pas plus qu'une demoiselle... parceque vois-tu pour te plaire... mille tonnerres !

JEANNETTE. Ah! mille tonnerres! c'est comme ça que vous vous corrigez?

MAURICE. Non... ne te fâche pas... c'était deux mots qui étaient restés sur le bout de ma langue.

JEANNETTE. Que ce soient les derniers; mais il y a encore quelque chose...

MAURICE. Comment, tu ne te contentes pas de m'empêcher de jurer... Qu'est-ce qu'il y a donc encore?

JEANNETTE. Oh! pour ça, je vous le dirons plus tard... tantôt... quand vous me conduirez au village, chez ma mère, oùsque se fera not' mariage... Ah! je sommes ben fâchée de ne pouvoir me marier ici.... dans c't'e paroisse.

MAURICE. Pour moi... la paroisse m'est bien inférieure.

JEANNETTE. Quand vous saurez quel est le curé de celle-ci, Maurice, je sommes certaine que vous changerez d'avis...

MAURICE Je t'assure, Jeannette, que vu mes dispositions physiques et morales, je m'importe peu des curés.., le curé m'est bien égal!..

JEANNETTE. Je vous dis, moi, que ça ne vous sera pas égal...

MAURICE Si tu le veux absolument, je le veux bien aussi... plutôt que de te contrarier, sacreblen !..

JEANNETTE. *vivement.* Hein !.. qu'est-ce que j'ai entendu?..

Digitized by Google

MAURICE, *regardant derrière lui.* Qu'est-ce qui a dit, sacrebleu? qu'est-ce qui a juré, par là?.. (*A part.*) Diable de langue, va!..

JEANNETTE. Voyons, Maurice, aidez-moi à rentrer ces verres et ces bouteilles, afin que je soyons plus tôt prête...

MAURICE. Volontiers, mon chef de file... tout est vide!.. C'est comme sur le champ de bataille, faut enlever les corps sans ame.

Il rentre les bouteilles.

JEANNETTE. Ainsi donc, c'est ben convenu, tout à l'heure, je partons chez ma mère, vous me conduisez un bout de chemin...

MAURICE. Pendant lequel tu me contes l'affaire en question....

JEANNETTE. Ensuite vous revenez terminer vos affaires dans ce village, et vous me rejoignez le soir...

MAURICE. Oui, mon général!..

JEANNETTE. Maintenant que vous avez été ben obéissant, embrassez-moi pour vot' peine.

MAURICE. Si je t'embrasserai, plutôt deux fois qu'une, ma Jeannette...

JEANNETTE. Non, une fois c'est assez... Chut! v'là monsieur le curé.

MAURICE. Il arrive comme mars en carême, monsieur le curé.

JEANNETTE. Nous allons voir si sa présence vous est importune!

SCÈNE V.

Les Mêmes, HÉBERT.

JEANNETTE. Bonjour, monsieur le curé.

HÉBERT. Bonjour, mon enfant! toujours fraîche et bien portante...

JEANNETTE. Mais, oui, Dieu merci!..

MAURICE, *sans le regarder.* Qu'est-ce que ça, peut lui faire ça?

JEANNETTE, *à Hebert.* Vous voyez ben ce beau militaire-là?..

Maurice se redresse en se donnant un air.

HÉBERT, *faisant un signe d'intelligence à Jeannette.* Oui... serait-ce?..

JEANNETTE. Mon prétendu, c'est lui-même...

HÉBERT, *s'approchant de Maurice.* J'aurais du plaisir à le voir...

MAURICE, *restant fixe.* Il paraît que je vais passer à l'inspection...

HÉBERT, *regardant Maurice.* Oui... c'est cela... c'est bien lui!..

MAURICE, *de même.* Qu'est-ce qu'il a donc?..

HÉBERT. C'est bien là mon brave Maurice!..

MAURICE, *se retournant.* Hein!... votre brave Maurice?.. est-ce que vous me connaissez?

HÉBERT, *souriant.* Pourquoi pas?..

MAURICE. attendez donc... est-ce que vous seriez l'ancien fourrier?.. Bah! que je suis bête!.. il avait un œil de moins...

JEANNETTE. Comment, vous ne reconnaissez pas?..

MAURICE. Plus je le regarde et plus... je ne le reconnais pas... d'abord.., je ne vous ai vu... ni à Marengo... ni à...

HÉBERT Ni à Paris ?

MAURICE. A Paris ?

HÉBERT. Oui.

MAURICE. Quand ça ?

HÉBERT. En 93 ?

MAURICE, *regardant plus attentivement.* En 93. C'est qu'il y a dix ans de cela, et puis à cette époque-là, il n'y avait pas plus de curés que dans ma giberne, le curé était prohibé par ordre supérieur... (*Il doit toujours regarder le curé et chercher dans son souvenir...*) Il se cachait le curé... par ce que... attendez donc... attendez donc... il me semble que ça me revient un peu

HÉBERT. Comment, Maurice, vous ne vous souvenez pas qu'en 93 lorsque les habitans de Paris furent obligés de loger des soldats de la république...

MAURICE, *continuant.* On me mit un beau matin, chez un brave homme, qu'avait pour moi toutes sortes d'égards...

HÉBERT. A cette époque, on était si heureux d'avoir affaire à des hommes de cœur, qu'il fallait bien payer le plaisir d'en loger un chez soi...

MAURICE. Et puis, v'là qu'un beau matin il me fallut quitter la vie bourgeoise pour la vie de caserne, et je me rappelle que tout en mettant mon fourniment, j'aperçus dans un coin de la chambre...

HÉBERT. Une cachette... car dans ce temps-là il fallait des cachettes pour sauver d'innocentes victimes; on pouvait dénoncer celle dont il est question, mais un soldat brave et généreux ne dénonce jamais...

MAURICE. Je partis, et peu après...

HÉBERT. Une femme vint frapper à la porte, demandant l'hospitalité ; elle pleurait, la pauvre femme... jeune et belle, modèle de toutes les vertus, elle pouvait tomber dans les cachots révolutionnaires.

MAURICE. Mais cela n'arriva pas, car le brave homme, toujours le même brave homme, au prix de sa vie la mit dans sa cachette, en lui disant ; femme tu es sauvée maintenant...

HÉBERT. Et cependant quelques instans

Digitized by Google

après, une dénonciation, faite au comité des recherches, amenait dans la maison un détachement de militaires.

MAURICE. C'est vrai, tout allait être perdu...

HÉBERT. Mais il y avait là un soldat, toujours le même soldat... qui, par un mouvement plein d'ame et de générosité, avec un sang-froid admirable...

MAURICE. Parvint à achever ce qu'avait commencé le brave homme.

HÉBERT. Et enfin, ce soldat, ce soldat généreux, c'est Maurice !

MAURICE. Ce brave homme, c'est vous !..

HÉBERT. Embrassez-moi donc, mon brave !

Ils s'embrassent..

MAURICE. Hé! embrassons-nous encore une fois, mon pauvre vieux!.. (*Ils se rembrassent*)et moi qui ne voulais pas le reconnaître... ah! Jeannette, tu avais bien raison de me dire que je le verrais avec plaisir.

JEANNETTE. Je parions que vous ne détestez plus tant les curés à c't'heure?

MAURICE. Pardine, quand y sont de cette pâte-là ! sacredieu !..

JEANNETTE, *le pince en-dessous.* Encore un juron !..

MAURICE. J'ai juré, oh ! faites excuse !.. monsieur Hébert !..

HÉBERT. Je vous pardonne, mon brave, et je veux que nous renouvellions mieux connaissance. . voulez-vous partager mon déjeûner.

MAURICE. Vous êtes bien bon. (*Il regarde Jeannette.*) Si ma future le permet...

JEANNETTE. Si je le permettons ! je croyons ben ! mais M. Hébert ne déjeûne pas encore et vous aurez le temps de m'accompagner un bout d' chemin.

MAURICE, *à part.* Je vas tâcher de savoir ce qu'elle n'a pas voulu me dire tout à l'heure. (*Haut.*) Ainsi donc, M. Hébert!.. si vous voulez me donner l'heure de la manœuvre.

HÉBERT. Revenez dans une heure, mon brave, nous déjeûnerons là, sous cette treille.

MAURICE. Dans une heure !.. bon... j'aurai encore le temps d'entrer voir mon oncle le goutteux, qui demeure à l'autre bout du village.

JEANNETTE. Allons, Maurice, donnez-moi vot' bras, au revoir M. Hébert.

Elle fait la révérence.

HÉBERT. Au revoir, mes enfans.

MAURICE. Au revoir. Soyez tranquille, e serai exact à la consigne... Allons, viens Jeannette, venez, madame Maurice, venez ma femme!..

JEANNETTE, *en s'en allant très vite.* Vot' femme ! ça va dépendre !.. si vous êtes ben gentil... (*Elle se retourne et fait une révérence à Hebert.*) Adieu M. Hébert. (*Hebert répond par un signe, elle continue sa marche.*) ben obéissant... ça sera une affaire arrangée. (*Même jeu.*) Portez-vous ben, M. Hébert, autrement y aura pas moyen...

Elle doit être entrée dans la coulisse au dernier mot.

SCÈNE VI.

HÉBERT, *seul.*

Ce brave Maurice, que de souvenirs il a réveillés!.. quatre-vingt-treize! c'est depuis cette année que je n'ai reçu aucune nouvelle de mon fils!.. qu'est-il devenu Vit-il encore ! Aura-t-il changé de conduite? Aura-t-il enfin compris qu'on ne gagne rien à vivre sans honneur et sans probité? Malgré ses fautes, malgré ses indignes procédés, je me surprends parfois à désirer son retour, car les années s'accumulent sur ma tête... (*Henriette parait au fond.*) l'âge affaiblit mes forces, et pour le soutenir dans sa vieillesse, le pauvre curé a besoin qu'un ami soit là, tout prêt à fermer ses paupières; et cet ami... hélas! je le cherche en vain autour de moi.

SCÈNE VII.

HÉBERT, HENRIETTE.

HENRIETTE. Ne suis-je donc pas là... moi ? .

HÉBERT. Vous, mon Henriette, ma bonne Henriette... oh !.. comment oublierais-je les soins touchans que vous prenez de moi? vous, élevée dans l'opulence... accoutumée à être servie par les autres, vous êtes presque devenue depuis dix ans la servante du vieux pasteur.

HENRIETTE. Pourquoi parler de ma conduite, vous, qui avez exposé votre vie pour conserver la mienne ; et pourquoi parler d'un isolement qui n'existera jamais, puisque la reconnaissance me fait un devoir de ne jamais vous quitter...

HÉBERT. Mais pourrais-je bien le souffrir, moi ?.. à présent que nos troubles ont cessé, votre mari ne va-t-il pas revenir en France, sa dernière lettre nous le fait pressentir ; peut-être accourt-il déjà vers vous ..

HENRIETTE. Hé bien, s'il est vrai qu'il

revienne, nous serons deux pour vous soigner... pour vous aimer dans vos vieux jours... car en me pressant dans ses bras, mon mari se souviendra que c'est à vous seul, qu'il doit ce bonheur, et que sans vous, son Henriette lui eût été ravie. . oh! mais, ne pensez plus à une séparation qui ne peut exister entre nous... nous vous tiendrons lieu de famille, je serai toujours votre enfant.

HÉBERT. Mon enfant!.. Il est quelqu'un qui pouvait aussi se donner ce titre... après ce que j'avais fait pour lui!.. Vous le dirais-je, mon Henriette, la cause des seuls chagrins que je ressente... c'est d'être oublié de Firmin... cet abandon est d'autant plus cruel... (*Il pleure.*) que je crains que la misère...

HENRIETTE. Rassurez-vous... un pressentiment m'avertit que bientôt, peut-être, vous reverrez celui que vous avez élevé...

HÉBERT. Que voulez-vous dire?.. En auriez-vous reçu quelque nouvelle?..

HENRIETTE. Mieux que cela... écoutez-moi... hier, vous le savez, je portai quelques secours à la vieille Marianne, qui demeure près de la petite rivière; en sortant de chez elle, je suivais le cours de l'eau pour revenir ici, lorsque mes regards s'arrêtèrent sur une barque où se trouvait un jeune homme dont les traits me frappèrent... il me regarda de son côté avec curiosité... puis bientôt détourna subitement la tête... la barque s'éloigna, et je restai comme frappée d'une apparition... car, dans ce jeune homme je crus reconnaître votre fils d'adoption... Firmin, en un mot.

HÉBERT. Il serait vrai!..

HENRIETTE. Je n'oserais vous assurer que ce soit lui... ma mémoire peut facilement être infidèle... cependant j'ai bon espoir... convaincu de ses torts, Firmin n'ose peut-être plus se montrer à vous...

HÉBERT. Il a raison de ne le point faire, si son repentir n'est point vrai... mais pourquoi penser à cela... pourquoi seulement concevoir l'espérance d'un retour qui n'est pas probable... surtout lorsque je dois craindre autant que désirer ce retour!..

HENRIETTE. Allons... mon père... calmez-vous, si c'est vraiment Firmin que mes yeux ont aperçu... nous ignorons quel changement à pu s'opérer en lui... croyons donc plutôt au bien qu'au mal, et attendons encore...

HÉBERT. Il se fait tard... donnez-moi ma canne et mon chapeau... je vais rendre une visite à notre pauvre malade. (*Henriette rentre chercher la canne et le chapeau qu'elle apporte peu après. A part.*) Et puis je tâcherai de prendre quelques renseignemens...

HENRIETTE. Voici...

HÉBERT. Merci, mon enfant, je pars... en mon absence, ne laissez pénétrer personne chez nous... vous savez pourquoi je vous fais cette recommandation...

HENRIETTE. Oui, mon père...

HÉBERT. Depuis que le général Darvillé m'a fait le dépositaire de tout cet argent... je tremble; mais ce soir même je veux le déposer dans un lieu sûr, le cacher à tous les regards... ce pays est si peu tranquille! enfin, mon enfant... songez bien à mes recommandations...

HENRIETTE. N'ayez aucune crainte...

HÉBERT. Adieu... je serai bientôt de retour...

Il l'embrasse sur le front et sort.

SCÈNE VIII.

HENRIETTE, *seule.*

Maintenant, je puis comprendre l'intérêt qu'il éprouve pour ce Firmin!.. il ne se doute pas, ce bon M. Hébert, que la naissance de ce jeune homme n'est plus un mystère pour moi... le hasard seul m'a fait découvrir un secret qui mourra là... Pauvre vieillard, que je le plains!.. à présent que je m'explique la cause de ces larmes, de ces momens de sombre tristesse!.. il pensait à son fils!.. à ce fils qu'il ne peut avouer... Ah! qu'il ignore toujours que j'ai connaissance de ce secret, et si Firmin est vraiment en ce pays... je dois faire tout ce qui dépendra de moi pour le rendre à son père... à son pauvre père, qui ne peut jamais être pour lui qu'un bienfaiteur!.. mais M. Hébert va revenir... préparons son déjeûner...

Elle place sous la treille une petite table et met le couvert.

SCÈNE IX.

HENRIETTE, *occupée*, LAFOUINE.

LAFOUINE, *sans être vu d'Henriette, à part.* Le curé est sorti, c'est le moment de prendre les renseignemens qui nous sont nécessaires.

HENRIETTE. Tiens!.. c'est vous, M. Lafouine. que faites-vous donc là?..

LAFOUINE, *saluant.* Je venais présenter mes devoirs à ce cher M. Hébert...

HENRIETTE. Il est sorti... mais il ne tardera pas à revenir ..

LAFOUINE. Je l'attendrai... (*Regardant*

Digitized by Google

autour de lui.) Tous les soldats sont partis, bon!.. la petite Jeannette est chez sa mère, le cabaret sera fermé ce soir... il n'y aura donc point d'importuns à craindre de ce côté-ci. (*Haut.*) Lorsque je vois vos soins, vos attentions pour monsieur le curé, je me félicite d'avoir été pour quelque chose dans la manière miraculeuse dont il vous sauva en 93.

HENRIETTE. Comment, monsieur! je croyais au contraire que c'était vous qui étiez venu pour m'arrêter.

LAFOUINE. C'est vrai, mon devoir me l'ordonnait, mais je sus fermer les yeux à propos, et je vous conservai la vie. (*A part.*) Parce que je ne pus pas faire autrement... (*Haut.*) Monsieur le curé a su, j'en suis bien sûr, apprécier ma conduite à cette époque; aussi, depuis que le Concordat l'a fait rentrer dans sa cure et que moi, je suis venu dans ce pays vivre de mes petites épargnes, je n'ai eu qu'à me louer de ses procédés à mon égard... à propos, il paraît que le général Darvillé a quitté le pays?

HENRIETTE. Oui, monsieur Lafouine... nous lui avons fait nos adieux hier soir...

LAFOUINE. On dit qu'il est parti sans bagages... c'est étonnant... il était bien riche ce général... outre qu'il avait beaucoup d'argent chez lui... ayant vendu ses propriétés de ce village, il a dû réaliser de grosses sommes d'argent...

HENRIETTE. Sans doute...

LAFOUINE. Est-ce qu'il a emporté tout cela?..

HENRIETTE. Oh! non... les routes sont si peu sûres...

LAFOUINE, *à part.* Nous étions bien informés... (*Haut.*) Ah! c'est bien vrai; depuis six mois elles sont infestées de brigands... de chauffeurs...

HENRIETTE. C'est en partie la présence de ces misérables dans ce pays, qui a engagé le général Darvillé à partir...

LAFOUINE. Je le crois bien... quand on est riche, on craint de perdre ce que l'on a... c'est bien naturel... Ah çà, où aura-t-il placé son argent?... Ah! parbleu... je suis bien bête... il l'aura donné à garder à quelque ami fidèle... il était intimement lié avec monsieur le curé.

HENRIETTE. C'est une amitié qui date de vingt ans.

LAFOUINE. Oh! alors... il devait avoir de la confiance dans ce brave monsieur Hébert!... c'est un homme si pieux, si respectable!... si... Il l'aura prié de lui garder son argent... avec çà... que vous avez chez vous, de belles et bonnes armoires... hé,,, hé,.. hé,.. seulement prenez bien garde, madame Henriette.... Ce bon monsieur Hébert est si confiant!..

HENRIETTE. Oh... il n'y a pas de danger... le dépôt du général est sacré, et monsieur Hébert saura le lui conserver intact...

LAFOUINE. A qui le dites-vous?... (*A part, et se frottant les mains.*) Il n'y a plus de doute... heureuse découverte!... Nous ne devons plus balancer... (*Haut à Henriette qui s'est occupée de nouveau du couvert.*) Combien monsieur le curé est heureux d'avoir une gouvernante aussi alerte, aussi soigneuse! Ah!.. madame Henriette avec quelle piété filiale vous servez notre bon pasteur.

HENRIETTE. Je ne fais qu'accomplir un devoir, monsieur Lafouine...

LAFOUINE. Vous êtes un modèle de toutes les vertus privées... (*A part.*) et je déteste cordialement le modèle des vertus privées... mais si je la flatte... c'est pour mieux l'égratigner plus tard...

HENRIETTE, *qui a été voir au fond.* Voici M. Hébert qui revient...

LAFOUINE. J'aurai du plaisir à le voir!..

SCÈNE X.

Les Mêmes, LE CURÉ.

LAFOUINE. Salut à notre cher pasteur... m'est-il permis de m'informer de la santé de notre respectable pasteur...

HÉBERT. Merci, monsieur Lafouine... merci... grace au ciel, je me porte fort bien... (*donnant à Henriette sa canne et son chapeau.*) Tenez mon enfant...

LAFOUINE Voilà déjà quelque temps que je suis ici... mais on m'avait dit que vous ne tarderiez pas, et j'ai voulu vous attendre...

HÉBERT. J'étais allé porter quelque consolations à une pauvre femme.

LAFOUINE. Qui çà?... serait-ce la vieille Marianne?...

HENRIETTE. Oui, cette pauvre vieille qui est tombée si dangereusement malade à la suite de la visite des chauffeurs...

HÉBERT. Elle se trouve réduite à la misère, depuis que ces hommes coupables lui ont volé le fruit de quinze années d'économies et de privations...

LAFOUINE. Oh! oui... ce sont des hommes bien coupables, en effet... (*A part.*) Il me tarde de les avertir...

HÉBERT. Je crains bien que la pauvre créature n'ait bientôt besoin de mes prières...

LAFOUINE. Vous m'intéressez vivement

Digitized by Google

en sa faveur, et je veux aujourd'hui même aller la visiter aussi... lui porter des secours...

HÉBERT, *donnant la main à Lafouine.* Ce sera une bonne action dont il vous sera tenu compte là-haut...

LAFOUINE. Je n'y manquerai pas... au revoir, estimable curé... madame, je vous salue... (*A part.*) j'espère avoir bientôt le plaisir de vous revoir...

Il sort.

SCÈNE XI.

HÉBERT, HENRIETTE.

HÉBERT. Ah! mon Henriette, vous avez préparé la table... c'est bien... mais il faut mettre un couvert de plus!..

HENRIETTE. Un couvert de plus...

HÉBERT. Oui... Et vous y joindrez deux bouteilles de mon vin vieux...

HENRIETTE. Attendez-vous donc quelqu'un?..

HÉBERT. Oui, mon enfant... je traite un vieil ami...

HENRIETTE. Un ami?

HEBERT. Un brave qui m'a rendu... ainsi qu'à vous... un grand service... Ah! vous voilà bien intriguée... n'est ce pas!

HENRIETTE, Enfin... cet ami...

HÉBERT. C'est le soldat Maurice!...

HENRIETTE. Le soldat Maurice!... il se pourrait!.. mais en effet, j'avais appris par Jeannette qu'il devait venir dans ce pays... pour l'épouser.

HÉBERT. Eh bien! il est arrivé... et c'est pour lui... que je réclame un couvert...

HENRIETTE. Ce brave Maurice, j'aurai bien du plaisir à le revoir.,.

HÉBERT. Il devrait être ici...

Il va vers le fond.

HENRIETTE. Je vais m'occuper de ce nouveau convive.

Elle met un couvert de plus, etc.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, MAURICE.

HÉBERT. Eh! le voici, arrivez donc... mon cher Maurice.

MAURICE, *tristement.* Excusez... si je me suis fait attendre.

HÉBERT. Non... vous n'êtes pas en retard... mais, venez un peu par ici que je vous présente une dame qui désire renouveler connaissance avec vous...

Il la prend par la main, et la conduit vers Maurice.

MAURICE. Une dame?...

HENRIETTE. Vous ne me remettez pas... monsieur Maurice?

MAURICE, *la regardant.* Faites excuse... madame... attendez... oui, c'est bien vous.. je vous vois encore pâle... défaite... au moment où vous vous blotissiez au fond de cette cachette...

HENRIETTE. Ah! que ne vous dois-je pas? ..

MAURICE. Oh! mon Dieu.. rien de rien... ça ne vaut pas la peine d'en parler... et là... faut être franc... à cette époque-là... j'agissais plutôt en faveur de mon hôte... qu'en faveur d'une personne que je n'avais jamais vue... et puis d'ailleurs, quand on fait une bonne action, voyez-vous, la première récompense... c'est là qu'on la trouve... dans la conscience.

HENRIETTE. Puissè-je un jour m'acquitter envers vous... monsieur Maurice!.. mais pour le moment, je vais m'occuper de votre déjeûner...

HÉBERT. C'est cela...

HENRIETTE. Vous pouvez toujours vous mettre à table, pendant que je vais aller cueillir quelques fruits au jardin... (*Elle pose deux bouteilles sur la table.*) Voici du vin... je vais revenir...

Elle sort.

HÉBERT. Bien mon enfant.

SCÈNE XIII.

HÉBERT, MAURICE.

HÉBERT. Eh bien! Maurice... avez-vous bon appétit?..

MAURICE. L'appétit ne va pas fort... il était gentil lorsque je vous ai quitté... mais à présent.....

HÉBERT. Auriez-vous pris quelque chose en route?...

MAURICE. Je n'ai rien pris en comestibles, mais... c'est autre chose qui m'a subitement rempli l'estomac, de telle sorte que ça ne va pas pouvoir passer.

HÉBERT. Expliquez-vous, mon ami...

MAURICE. Hé ben... j'ai du chagrin, v'là le mot...

HÉBERT. En effet, je vous trouvais la figure bien sombre... mais qu'avez-vous donc, Maurice?.. voyons, contez-moi ça...

MAURICE. Je vas peut-être vous paraître cocasse, c'est égal. Vous savez, M. Hébert, que j'aime Jeannette depuis long-temps, vous savez peut-être encore qu'il était convenu que je devais devenir son chef de

Digitized by Google

file, autrement dit, son mari!... et je croyais que ça allait tout seul...

HÉBERT. Sans doute.

MAURICE. Eh bien, voilà que depuis ce matin, elle met deux conditions expresses à notre mariage.

HÉBERT. Et quelles sont ces conditions?

MAURICE. Vous allez voir... d'abord, mon cher M. Hébert, elle ne veut plus que je jure... sous le prétexte qu'un soldat ne doit pas ressembler à un charretier. Ne pas vouloir que je jure... est-on plus exigeante?..

HÉBERT. Je ne vois pas là un grand sujet de chagrin.

MAURICE. Oh! mais ça... ce n'est rien... c'est une idée de femme, je la respecte.... c'est d'une autre affaire qu'il est question; tenez, rien que d'y penser, la sueur m'en découle du front.

HÉBERT. Voyons, quelle est donc cette grande affaire?

MAURICE. Imaginez-vous, monsieur le curé, qu'elle veut que j'aille à confesse!

HÉBERT. Vraiment!

MAURICE. Elle veut que j'aille à confesse... ou plutôt, c'est sa grand'mère qui l'exige, elle prétend qu'en ne nous mariant pas à l'église, nous ne serons jamais heureux, et que nous n'aurons que des enfans contrefaits; a-t-on vu des bêtises comme ça... dites, monsieur le curé; ces vieilles femmes ne vous ont-elles pas des idées?..

HÉBERT. Eh mais, ça dépend de la manière de voir... vous, Maurice, ça vous paraît ridicule.

MAURICE. Ça me paraît terriblement ridicule; soyez juste, monsieur le curé, moi, un dur-à-cuir, un rogneur de portions.... aller me mettre à genoux dans un confessional... mille cartouches... pourquoi faire?..

HÉBERT. Sans doute, si vos camarades allaient savoir cela...

MAURICE. Je serais perdu de réputation, et pourtant, il n'y a pas à dire, pour me marier à l'église, il faut que je leur rapporte un billet de confession... car sans ce maudit billet, bernicle, plus de *matrimonium*...

HÉBERT. Allons, Maurice... déjeûnons toujours, ça s'arrangera peut-être; c'est le mot de confession qui vous effraie, n'en parlons plus; asseyons-nous. (*A part.*) Sans qu'il puisse s'en douter, remplissons notre ministère. (*Haut.*) Buvons .. (*Il verse à boire, et à part.*) *In vino veritas.*

MAURICE. Buvons, et mangeons...

HÉBERT. Le trouvez-vous bon, ce petit vin-là?

MAURICE. Mais il n'est pas catholique... je veux dire que le baptême n'y a pas passé...

HÉBERT. Dans vos campagnes, il vous est arrivé plus d'une fois d'en prendre comme ça, sans le payer; hein?

Il rit.

MAURICE. Ah! dam! quand on s'est battu toute une journée...

HÉBERT. Pourtant le lendemain vous en étiez fâché, n'est-ce pas Maurice?..

MAURICE. Sans doute... c'était s'approprier un bien qui ne nous appartenait pas.

HÉBERT. C'est comme, lorsque vous étiez dans les campagnes; on ne se gênait pas beaucoup pour faire main-basse... sur les poules... les canards... pour faire enfin ce que vous appelez, je crois, la maraude...

MAURICE. La maraude! fi donc! les mauvais soldats, je ne dis pas; mais jamais personne n'a pu dire que Maurice fut un maraudeur... un instant.

HÉBERT. Quand vous arriviez dans un nouveau pays, je suis bien sûr que c'est à qui faisait le galant auprès des belles, vous cajoliez les jeunes filles.

MAURICE. Faut pas le dire à Jeannette; mais ça y est.

HÉBERT. Vous leur promettiez de les épouser..

MAURICE. Pour ça, jamais; on avait assez de moyens de séductions sans en venir à ces extrémités-là, Dieu merci... moi, d'abord je ne sais pas mentir... il n'y avait que lorsque je promettais d'aimer éternellement; dam! fallait bien leur promettre quelque chose, elles étaient quelquefois si jolies; les Italiennes surtout... les Italiennes!.. mille millions de... de... un instant, je ne dois plus jurer... je l'ai juré à Jeannette...

HÉBERT. C'est bien... vous voyez qu'il n'est pas si difficile de se corriger de certains petits défauts... Dites-moi... Quand vous vous trouviez sur le champ de bataile...

MAURICE. Eh bien?..

HÉBERT. Il y a des instans où la tête est échauffée par le bruit du canon, par l'odeur de la poudre, n'est-ce pas. Dans ces instans-là... on s'oublie souvent... je suppose; et lorsqu'on a renversé un ennemi... quand il est là, à vos pieds, sans défense, que sa vie est à vous...

MAURICE. On lui tend la main; on le relève; on se contente d'en faire son prisonnier, car il n'y a que les lâches qui tuent sans pitié un ennemi désarmé... ceux-là.... ne sont pas des enfans de la France, car la France les renie...

HÉBERT, *vivement*. Bien, bien, mon

Digitized by Google

brave, un homme comme vous n'a pas de ces actions à se reprocher.

MAURICE. Je m'en glorifie... à votre santé !..

Il boit.

HÉBERT, *buvant.* A la vôtre, de grand cœur.

MAURICE, *tendant son verre.* Je ne vous ferai pas la malhonnêteté d'en laisser une goutte au fond de la bouteille.

HÉBERT. C'est trop d'honneur que vous lui faites. Hé bien! avez-vous assez mangé.

Hébert se met à écrire sur une feuille de papier.

HÉBERT. Allons, tant mieux; le chagrin, je le vois avec plaisir, ne vous a pas empêché de déjeûner.

MAURICE. L'estomac s'est bien conduit... mais ça n'empêche pas que ce diable de billet de confession...

HÉBERT, *lui présentant le papier.* Tranquillisez-vous, le voici.

MAURICE, *lisant.* Qu'est-ce que je vois... c'est que c'est bien lui, c'est mon billet de confession!..

HÉBERT. Vous ne vous êtes donc pas aperçu, mon brave Maurice, que toutes mes questions ne tendaient qu'à examiner votre conscience.

MAURICE. Je n'y ai vu que du feu... c'est égal, c'est une drôle de manière de confesser un homme que de le faire bien déjeûner en même temps, et je suis dans le cas de ne plus me faire tirer l'oreille du tout, pour venir à confesse chez vous... hé... hé... hé... hé...

HÉBERT. J'aperçois mon Henriette qui nous apporte des fruits de mon jardin.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, HENRIETTE, *puis* LAFOUINE.

HENRIETTE. J'ai été bien long-temps, n'est-ce pas ? c'est que je choisissais les plus beaux.

MAURICE. Vous êtes trop bonne... mais j'ai mangé et bu à ma suffisance... les fruits auront tort...

HÉBERT, *la bouteille à la main.* Allons, Maurice, achevons la bouteille.

MAURICE, *tendant son verre.* Allons... un soldat ne peut pas reculer devant un curé, quand le diable y serait. (*A part.*) c'est égal la confession me monte un peu à la tête. (*Haut.*) à votre santé...

Il boit, Lafouine entre.

HENRIETTE. Tiens, c'est M. Lafouine.

LAFOUINE, *à l'écart.* Chut !.. une lettre pour vous...

HENRIETTE, *bas.* Qui vous l'a remise...

LAFOUINE. Un inconnu, sur la route...

HENRIETTE. Un inconnu! (*Elle brise le cachet et lit avec joie.*) qu'ai-je lu... elle est de Firmin !.. je ne m'étais pas trompée!.. il veut sans doute obtenir le pardon de son père; il me demande un rendez-vous pour ce soir... au bord du petit bois...

LAFOUINE. Que faut-il lui dire, car il m'a supplié de lui rapporter votre réponse.

HENRIETTE. J'y serai. (*A part.*) Oh! oui, je ne dois pas balancer; le bonheur de mon bienfaiteur en dépend...

LAFOUINE, *à part.* Nous la tenons !..

Il s'éloigne lentement.

MAURICE. Il se fait tard.. Allons, le coup de l'étrier; à votre santé, curé...

HÉBERT. A votre union, Maurice...

Ils boivent.

HENRIETTE, *à part.* Dieu soit loué, je vais rendre un fils à son père !

MAURICE. Dieu soit loué ! j'épouserai Jeannette !..

ACTE SECOND.

premier tableau.

Une forêt. A droite, un grand arbre et quelques buissons; à gauche, sur le premier plan, un autre arbre creux. Au fond, une grande croix de pierre.

SCÈNE I.

LAFOUINE, *seul.*

Il entre et regarde de tous côtés.

Comment!.. personne?.. c'est pourtant bien ici que Firmin m'a donné rendez-vous... oui, voilà la croix des Bûcherons. Que diable! il devrait savoir que chez un chauffeur, l'exactitude avec ses associés est le premier des devoirs... c'est égal, malgré cela, chaque jour je me félicite de l'avoir retrouvé après notre longue séparation. Nous étions nés l'un pour l'autre; lui, est brave, et moi, je brille par mon esprit d'ob-

Digitized by Google

servation et d'investigation... je vous flaire l'argent caché, aussi bien qu'un chien de chasse flaire le gibier... de sorte que dans notre association, Firmin sera le bras et moi je serai... le nez... l'excellent nez... Quand j'y songe, ce jeune homme m'a de grandes obligations, lorsque nous nous sommes revus, il était sans état, sans position dans le monde, et moi je lui ai donné l'un et l'autre en l'associant à une entreprise florissante... j'ai toujours été le bon génie de ce garçon-là... j'entends marcher. (*Regardant.*) Ce sont les amis.

SCÈNE II.

FIRMIN, LAFOUINE, CHAUFFEURS, *en blouses.*

FURET. Bonjour, père Lafouine.

LES CHAUFFEURS. Bonjour, père Lafouine.

LAFOUINE. Bonjour, mes enfans... (*A Firmin.*) Enfin te voilà, c'est bien heureux! Ah! çà, cher ami, j'ai porté ta lettre à madame de Lauzan, elle a produit tout l'effet que nous en attendions... en la lisant, la jeune dame a paru s'attendrir, et puis ensuite elle m'a dit : Veuillez répondre à la personne qui vous envoie que je me trouverai ce soir à l'endroit qu'elle m'indique.

FIRMIN, *d'un air mécontent.* Ah!.. elle t'a dit cela... (*A part.*) J'espérais un refus.

LAFOUINE. Ainsi mon bon... tu sais à présent ce qu'il te reste à faire; n'oublie pas que dans ton entretien avec elle, tu dois la décider à te donner la clé du jardin dont elle seule est dépositaire... et demain, partage entre nous de l'or du général... Hé bien?.. qu'as-tu donc? tu n'es pas enchanté?..

FIRMIN. Oh! non... loin delà... car à présent je vois tout ce que ma position a d'horrible!

LAFOUINE. Encore tes scrupules?..

FIRMIN. Tiens, Lafouine, tu es mon mauvais génie!..tu as profité de ma misère pour me jeter dans le crime... fort de l'ascendant que te donnait ma complicité, tu m'as forcé d'écrire cette lettre, et maintenant, tu veux que j'obtienne de la pitié d'une femme les moyens de m'introduire dans la maison où j'ai été élevé, pour dépouiller le vieillard qui prit soin de ma jeunesse...

LAFOUINE. Qu'est-ce que tu dis?.. moi, te donner de pareils conseils!.. dépouiller ton bienfaiteur... Fi donc!.. nous voulons tout bonnement lui enlever le précieux dépôt que lui a confié le général Darvillé, voilà tout,.. quant à ce digne homme, il n'a rien, ne possède absolument rien... nous nous garderons bien d'y toucher...

FIRMIN. Attirer une faible femme dans un piège, se servir de la bonté de son cœur pour assurer sa perte

LAFOUINE. Hé ben! après?..si cette ruse nous donne les moyens de réussir sans danger, et qu'à moi elle m'offre l'occasion de satisfaire enfin ma haine contre les Lauzan; j'ai mon projet, et cette fois je l'espère... je serai plus heureux qu'en 93!.. allons, Firmin, allons...chasse-moi ces sottes idées, et rappelle-toi mes leçons sur l'équilibre social... celui qui a de trop, doit donner à celui qui n'a rien, et quand il ne donne pas... il faut lui prendre... voilà mes préceptes de morale.

On entend Maurice qui chante.

FURET. Camarades, un soldat.

TOUS. Un soldat!..

SCÈNE III.

Les Mêmes, MAURICE.

Maurice a la face enluminée; il peut à peine tenir l'équilibre, il s'avance sans voir d'abord ceux qui l'entourent.

MAURICE, *chantant.*

Sur l'air de la Marseillaise.

A boire, citoyens... grisons les bataillons,
Buvons, buvons..
Qu'un vin bien pur...
Abreuve...

FURET. Le paroissien est dans les vignes du seigneur.

LAFOUINE. C'est mon soldat de ce matin, le drôle! m'appeler vieux rat!.. Oh! il ne portera pas ce vieux rat-là en paradis.

MAURICE, *continuant de chanter.*
Buvons!.. buvons!..

Tiens, il y a de la société par ici!.. si je ne me trompe... Salut la société...

Furet passe derrière Maurice et lui enlève son briquet.

FURET. Qu'est-ce qui m'a fichu un soldat qui se met dans des états pareils... mille bombes!..

MAURICE. Ne jurons pas, la société... si je suis dans cet état pareil, c'est que voyez-vous... camarades, j'ai été... j'ai été... à confesse...

TOUS, *riant.* A confesse!.. Ah! ah! ah!

MAURICE. Il ne faut point rire pour ça, la société... oui, mes enfans... oui, j'ai été à confesse, de sorte que je me suis tellement... tellement confessé... que trois bouteilles de vin y ont passé, et comme ce genre d'exercice convenait à mon tem-

Digitized by Google

-pérament, j'ai continué à me confesser tout le long de la route.

TOUS, *riant*. Ah! ah! ah! ah!

MAURICE. Peut-on se confesser par ici... je demande un confesseur.

FURET, *regardant au fond*. J'aperçois une patrouille de soldats, qui se dirige de ce côté, ils sont encore à une portée de carabine.

LAFOUINE. En retraite... mais qu'allons-nous faire de ce soldat? si nous nous en débarrassions.

FIRMIN. A quoi bon?.. dans son état il n'est pas dangereux, qu'on le garotte et qu'on le couche dans ce taillis, il dormira tout à son aise.

FURET. C'est cela.

LAFOUINE. Et serrez-le ferme.

On entoure Maurice, on lui lie les pieds et les mains et on l'assied au pied d'un arbre.

MAURICE. Qu'est-ce que c'est?.. qu'est-ce que c'est?.. vous vous mettez trente-deux contre un homme... Ah! ben... en voilà de la valeur... vous n'avez pas pour dix centimes de valeur...

LAFOUINE, *indiquant la droite*. Maintenant... de ce côté, éloignons-nous.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

MAURICE, *seul, assis au pied de l'arbre.*

Tiens, tiens, ousque me voilà donc à présent!.. que je suis bête... puisque je suis couché, je dois être dans mon lit... Par exemple, on n'a guère retourné les matelas, et puis... (*Il se cogne la tête en arrière contre l'arbre.*) Ah! bon, je sens le traversin... il n'est pas très moëlleux le traversin, bah! c'est égal, une nuit est bientôt passée...

SCÈNE V.

MAURICE, *endormi*, JEANNETTE, LE SERGENT, Soldats.

Les soldats entrent par la droite, Jeannette est au milieu d'eux.

JEANNETTE. Maint'nant sergent, y n'me rest' plus qu'à vous remercier d'm'avoir fait la conduite jusqu'ici... car nous n'faisons plus la même route, vous allez par là, et moi je vais attendre ici... j'suis tout d'même bien contente de vous avoir rencontré. Dieu de dieu! si j'avais été forcée de traverser le bois toute seule, j'aurions t-y eu peur.

LE SERGENT. Savez-vous, beau brin de fille, qu'il faut que vous en teniez joliment pour le futur, pour être venu comme ça au-devant de lui, de la ferme de votre grand maman.

JEANNETTE. Dam! ce pauv' garçon, il était si triste quand il en est parti... il n'aurait p't'être pas osé rev'nir sans c'que ma grand'maman exige de lui, et ma foi j'ai pris les devans pour le rassurer, moi, parce que un mari!.. dam, un mari, c'est quelque chose au bout du compte; et à mon âge, on ne doit pas laisser échapper ce quelque chose-là.

LE SERGENT. C'est juste, allons, adieu, beau brin d'fille; nous allons continuer, dans la forêt, notre chasse aux chauffeurs.

JEANNETTE. Tâchez d'en attraper queuqu'z'uns.

LE SERGENT, *aux soldats*. En route.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

MAURICE *endormi*, JEANNETTE.

JEANNETTE. Les v'là partis... et moi... et moi, j'reste toute seule... eh ben! qu'est-ce qui m'prend donc... je sens un frissonnement... j'ai comme des crampes d'estomac, la peur me produit toujours c't'effet-là! ah! bah, chantons pour nous étourdir.

Air: *de Plantade*. (Dans le voleur, la Femme et le Mari.)

On dit qu'un' jeune fille
N'doit pas craindr' les voleurs,
Mais quand elle est gentille
Elle a d'autres frayeurs.
Parfois quand elle s'expose
Dans des sentiers touffus,
Ah! voyez quel abus!
On lui vol' quelque chose,
Mais c'n'est pas ses écus.
Moi qui sais ça,
Pour mon p'tit Maurice, oui-dà,
Je veux garder c'bien-là.

Allons, avançons encore un peu dans le bois, peut-être que je le rencontrerons. (*Maurice ronfle.*) Ah! mon Dieu!.. qu'est-ce que j'ai entendu là? je n'ons plus la force de remuer les jambes... il y a quelqu'animal caché dans les buissons!.. ben sûr!.. que faire!.. Si je me mettions à crier au feu!..

MAURICE, *en dormant chante le refrain de la chanson de Jeannette.*

On lui vol' quelque chose
Mais c'n'est pas ses écus.

JEANNETTE. Qu'est-ce que j'entendons, c'est le refrain de ma chanson!

Digitized by Google

MAURICE, *toujours endormi.* Jeannette! Jeannette!..

JEANNETTE. C'est la voix de Maurice... Maurice? (*Moment de silence*) (*plus fort.*) Maurice?..

MAURICE, *se réveillant peu à peu.* Hein?.. qu'est-ce qui m'appelle?

JEANNETTE. Mais oùsque vous êtes donc?

MAURICE. Ici... dans mon lit.

JEANNETTE. Dans vot' lit!..

MAURICE. Sans doute... (*Il se cogne la tête fortement contre l'arbre.*) Aie!..

JEANNETTE. Ah ça... mais vous êtes attaché!.. Dieu me pardonne, il est ficelé comme une botte d'asperges.

Elle le détache.

MAURICE. C'est que ça y est.

JEANNETTE. Là, vous v'là libre.

MAURICE, *se levant.* Tiens, c'est toi, Jeannette, qu'est-ce que ça veut dire?

JEANNETTE. Maintenant, Maurice, m'expliquerez-vous ce que tout ça signifie?

MAURICE. C'est que je ne le sais pas trop moi-même; attends que je rappelle mes idées... oui, m'y v'là... j'ai rencontré ici un tas de farceurs... que j'ai pris pour des amis!... Dindon que je suis... ça ne pouvait être que des chauffeurs!

JEANNETTE, *se rapprochant de lui.* Des chauffeurs!..oh! mon Dieu des chauffeurs! v'là mes crampes d'estomac qui me reprennent.

MAURICE. N'aie pas peur, je suis là... oui, oui, je sortais de chez le brave curé Hébert, qui m'a confessé.

JEANNETTE. Qui vous a confessé?

MAURICE. Oui, ma petite Jeannette...j'ai mon billet de confession... tiens, je vas te le montrer, le voilà... attends. (*Il fouille dans toutes ses poches.*) Eh ben!.. où est-il donc? ah! nigaud! je l'aurai oublié sur la table, entre la poire et le fromage...

JEANNETTE. Oublié! quel malheur!.. ça aurait fait tant d' plaisir à ma grand' mère de le voir, qu'elle nous aurait peut-être permis de nous marier dès demain!

MAURICE. Nous marier demain! mille tonnerres!

JEANNETTE. Monsieur!

MAURICE. Ah! c'est juste; pour ça il n'est rien que je ne fasse, et à toi, Jeannette, ça te ferait-il grand plaisir.

JEANNETTE. Dam! moi... c'est pas que j'soyons pressée, mais le plus tôt sera le meilleur.

MAURICE. Eh bien! en ce cas, je veux retourner ce soir même chez le curé... je vais te conduire chez ta grand' mère, et de là en route pour le presbytère.

JEANNETTE. Mais c'est qu'il est déjà ben tard, et vous n'avez qu'à faire une mauvaise rencontre.

Elle regarde autour d'elle avec crainte.

MAURICE. Par exemple.. n'ai-je pas mon briquet? tiens... non, je ne l'ai plus, mon briquet...allons, pas de doute, j'étais tombé dans un guet-à-pens de chauffeurs!..

JEANNETTE, *regardant dans la coulisse.* Qu'est-ce que je vois donc là-bas... une dame qui vient de ce côté... je ne me trompe pas... c'est madame de Lauzan...

MAURICE. Madame de Lauzan! qu'est-ce qu'elle vient donc faire dans la forêt à c't'heure-ci...

SCÈNE VII.

Les Mêmes, MAD. DE LAUZAN.

MAURICE ET JEANNETTE *saluant.* madame.

MAD. DE LAUZAN, *à part.* Maurice! quel contre-temps! moi, qui voulais n'être vue de personne.

MAURICE. Vous, ici, madame de Lauzan.

MAD. DE LAUZAN. Oui, je venais... j'apportais quelques secours au bûcheron Robert.

JEANNETTE. Le bûcheron Robert... mais y a trois jours qu'il est défunt...

MAD. DE LAUZAN. Vraiment... ah! je l'ignorais... (*A part*) Que dire, mon Dieu!..

MAURICE. C'est bien heureux que vous ne soyez pas venue plus tôt, vous vous seriez trouvés face à face avec des chauffeurs.

MAD. DE LAUZAN. Que dites-vous?

JEANNETTE. Rassurez-vous, madame, à c't'heure n'y a plus de danger, je suis venue ici avec un détachement de soldats qui bat les environs.

MAURICE. Cependant, madame Lauzan, si vous voulez que nous vous reconduisions.

MAD DE LAUZAN. Merci, mes amis, je ne suis pas venue seule.

MAURICE. Alors, c'est différent, nous avons ben l'honneur...

Ils saluent.

MAD. DE LAUZAN. Adieu, mes amis...

MAURICE, *bas à Jeannette en s'éloignant.* C'est égal, c'est drôle tout d'même que madame Lauzan vienne dans la forêt à la nuit tombante.

Ils saluent de nouveau et sortent.

SCÈNE VIII.

MAD. DE LAUZAN, *seule.*

Ces braves gens ont été étonnés de me rencontrer ici, je le conçois. Ce bois que

Digitized by Google

Firmin m'a donné pour rendez-vous, j'ai d'abord hésité de m'y rendre, mais j'ai pensé que son dénûment l'empêchait sans doute de se montrer dans le village où il fut élevé.. et puis il s'agissait du fils de mon bienfaiteur, de l'enfant qu'il pleure chaque jour en secret, et l'espoir de le lui rendre, d'opérer entre Firmin et son père une réconciliation durable, a levé tous mes scrupules, détruit toutes mes hésitations; mais la nuit approche, il ne peut tarder à venir.

SCÈNE IX.

MAD. DE LAUZAN, FIRMIN, LAFOUINE.

LAFOUINE, *montrant Henriette à Firmin.* Tiens, la voic', va lui parler.

FIRMIN, *bas à Lafouine.* C'est bien.... (*A part.*) Malgré moi... je suis tout troublé devant elle. Voilà une démarche qui me coûte plus que dix vols à main armée.

LAFOUINE, *bas à Firmin.* Avance donc... (*A part.*) Mettons-nous en observation.

Il se cache derrière un arbre. Firmin fait un pas; madame de Lauzan l'aperçoit.

MAD. DE LAUZAN, *à part.* Le voici.... dans quel état, mon Dieu! (*Haut.*) Approchez, M. Firmin, soyez sans crainte; ne croyez pas que je songe encore à la scène qui eut lieu lorsque nous nous sommes rencontrés à Paris... rassurez-vous, c'était un mouvement irréfléchi de jeune homme que j'ai tout-à-fait oublié; et si je me permettais de vous adresser quelques reproches, ce ne serait que sur l'abandon où vous avez laissé votre bienfaiteur depuis plus de dix années.

FIRMIN. Les circonstances...

MAD. DE LAUZAN. Ne pouvaient vous empêcher au moins de lui donner de vos nouvelles... mais vous voici, vous revenez repentant, sans doute, et le repentir efface bien des fautes.

FIRMIN, *à part.* Le repentir...

MAD. DE LAUZAN. Vous avez hâte, j'en suis persuadée, de revoir votre bienfaiteur, d'entendre le mot pardon, sortir de sa bouche; à cet égard, votre impatience n'est pas plus grande que la mienne. Ce serait un si beau jour pour M. Hébert, que celui où il presserait sur son cœur son enfant d'adoption!..

FIRMIN. Eh quoi! il penserait toujours à moi....

MAD. DE LAUZAN. Peut-il en être autrement? n'etiez-vous pas son seul espoir, le soutien promis à sa vieillesse? mais, M. Firmin, son cœur a été profondément blessé, et si je ne le disposais pas d'avance à l'oubli du passé, je craindrais que dans le premier moment, votre présence ne soulevât son ressentiment. Il faut donc que vous ne vous présentiez à lui, que lorsque j'aurai obtenu votre grace pleine et entière.

FIRMIN. Tant de bontés! (*A part.*) Je me sens tout ému! (*Il aperçoit Lafouine qui l'épie.*) et si Lafouine ne m'espionnait pas, je crois que...

MAD. DE LAUZAN. Nous remettrons à demain votre première entrevue avec M. Hébert... d'ici là, j'aurai le temps de réveiller sa tendresse pour vous.

FIRMIN, *ému de plus en plus.* Merci! merci, madame.

MAD. DE LAUZUN. Soyez ici, demain matin à dix heures, je reviendrai vous apprendre le résultat de ma démarche.

FIRMIN. J'y serai, madame.

LAFOUINE, *bas à Firmin.* Demande-lui donc la clé.

FIRMIN, *bas à Lafouine.* Un moment. (*A part*) Ah! si elle pouvait s'éloigner.

MAD. DE LAUZAN. Mais j'y songe; mes visites dans ce bois, si elles étaient connues, pourraient être mal interprétées; de plus, d'après la présence des brigands qui infestent ce pays, elles ne seraient peut-être pas sans danger. Il y a un moyen de me les éviter. Venez ce soir même coucher au presbytère. Qui sait? jusqu'au moment de votre arrivée, je serai peut-être parvenue à vous réconcilier tout-à-fait avec M. Hébert.. Dans tous les cas, je vous donnerai une chambre où vous ne pourrez être vu. Mais je ne puis rester plus long-temps avec vous... je vous attendrai au presbytère à ce soir, à dix heures.

FIRMIN. Adieu, madame. (*A part.*) Elle est sauvée.

LAFOUINE, *bas à Firmin.* Mais la clé?... demande-la donc?

FIRMIN, *à part.* Il le faut... (*Haut.*) Pardon, madame, mais comment entrerai-je?

MAD. DE LAUZAN. Ah! oui, vous avez raison; au moment où vous viendrez au presbytère, je pourrais être retenue auprès de M. Hébert, et il faut que vous puissiez entrer sans être vu. Tenez, voici la clé de la petite porte du jardin... vous vous y cacherez jusqu'à ce que j'aille vous y prendre.

LAFOUINE, *à part.* Enfin...

MAD. DE LAUZAN, *donnant la clé à Firmin et s'éloignant.* Sans adieu, à dix heures, c'est convenu.

Firmin s'incline.

Digitized by Google

LAFOUINE, *à part*. Oui, oui, nous serons exacts.

FIRMIN, *à part*. Pauvre femme!..

LAFOUINE. Nous la tenons.

Madame de Lauzan s'éloigne d'un côté, Firmin reste de l'autre, à l'avant-scène, absorbé dans ses pensées ; Lafouine et les chauffeurs sont au fond.

deuxième tableau.

Une grande salle ouverte séparée du jardin du presbytère par un petit mur à hauteur d'appui, derrière lequel sont des arbres et des caisses de fleurs. A droite, au premier plan, porte qui conduit dans l'intérieur ; à gauche, aussi sur le premier plan, une grande cheminée à jambages; plus loin, du même côté un cellier au-dessus duquel est un grenier où il y a une poulie avec sa corde. Il est ouvert en face du public. Au fond, une petite porte au milieu d'un petit mur qui entoure le jardin, et au-delà duquel on voit une montagne.

SCÈNE I.

LE CURÉ, *seul*.

Il entre en scène par la gauche, une bêche à la main ; il la place dans un coin.

Maintenant, le dépôt du général est en sûreté, je l'ai enfoui dans ma cave, et je ne crains plus rien; une aussi forte somme m'inquiétait... ces hommes qui désolent la contrée, sont, dit-on, si habiles à découvrir l'or qu'on possède, et leurs tortures, pour se le faire livrer, sont si atroces! heureusement, je n'ai rien à redouter d'eux, je l'espère ; ce n'est pas chez un pauvre pasteur qu'ils soupçonneraient une si riche capture...... Reposons-nous un moment ici... l'air du soir y est si doux à respirer...Ce que m'a dit Henriette ce matin, me revient sans cesse à l'esprit...Firmin dans ce village! oh! non, elle se sera trompée... mais elle tarde bien à rentrer; voici bientôt l'heure du soupé, elle aura sans doute été retenue chez les malades qu'elle est allé visiter. En l'attendant, relisons quelques pages de mon livre favori, l'Écriture-Sainte, que de leçons, que de sages préceptes dans cette œuvre divine!

Il s'assied et lit.

SCÈNE II.

LE CURÉ, *lisant*, LAFOUINE, Chauffeurs, *sur la colline*.

LAFOUINE, *aux chauffeurs*, *en leur montrant la petite porte du jardin*. Tenez, voici la porte dont nous avons la clé; les feux commencent à s'eteindre dans le village, nous n'avons pas long-temps à attendre ; soyez ici à dix heures, à l'horloge du presbytère, jusque là, cachez-vous dans les environs. Allez, soyez exacts.

Tous disparaissent.

SCÈNE III.

LE CURÉ, HENRIETTE.

Elle entre par la droite sans être vue du curé.

HENRIETTE, *à part*. Il lit, bon! sa lecture lui aura fait trouver mon absence moins longue, c'est qu'il y a loin d'ici à l'entrée du bois...

LE CURÉ. Je ne puis jamais lire ce passage, sans que mes yeux ne se mouillent de larmes.

HENRIETTE. Comme il paraît ému!

LE CURÉ, *lisant*. « Au jour de l'adversité, » l'enfant prodigue vint frapper à la porte » de la maison paternelle; sa misère dé» sarma le courroux de son père ; un par» don généreux fut accordé aux larmes du » repentir; et le vieillard pressa son enfant » sur son cœur. »

HENRIETTE, *s'approchant*. Et le vieillard fut heureux, car il avait retrouvé son enfant.

HÉBERT, *essuyant ses yeux*. C'est vous, ma bonne Henriette, vous me surprenez les yeux mouillés de pleurs.

HENRIETTE. Bientôt, la joie et le bonheur les tariront.

HÉBERT. Hélas!

HENRIETTE. Oui, mon ami, j'en ai la certitude!

HÉBERT. La certitude?

HENRIETTE, *se reprenant*. L'espérance, le pressentiment, je veux dire.

HÉBERT. Et cette espérance, ce pressentiment, votre excellent cœur me les donne comme une réalité.

HENRIETTE. Hé bien, si je ne me trompais pas? si, comme l'enfant prodigue, votre fils d'adoption revenait aujourd'hui?

HÉBERT, *très ému*. Que voulez-vous dire?...

HENRIETTE. Si, pauvre, repentant, il

Digitized by Google

frappait à la porte du presbytère, en vous disant..: oui, je suis bien coupable... j'ai payé par le plus cruel abandon, les tendres soins de mon bienfaiteur... mais le malheur m'a puni... mais pendant dix ans, j'ai pleuré amèrement sur mon ingratitude... ah! pitié! pitié! car j'ai bien souffert!.. grace!... car je souffre encore!... oh! alors... vous me diriez : « Henriette, ouvrez... ouvrez vite... et qu'il vienne sur mon cœur!... » n'est-ce pas, mon père, que vous diriez cela?

HÉBERT, *dans la plus grande agitation.* Quel trouble vos paroles ont jeté dans mon ame... Henriette... l'auriez-vous vu?... vous aurait-il chargé de plaider sa cause?...

HENRIETTE. S'il en était ainsi?... que faudrait-il lui répondre?..

HÉBERT. Eh quoi!... je te reverrais!... Firmin, mon fils! je le serrerais dans mes bras!... le ciel accorderait à ma vieillesse l'appui que j'avais rêvé... Oh! mon Henriette, vous voyez ma joie, mon délire... ne m'abusez pas!...

HENRIETTE, Hébien! oui, j'ai vu Firmin... je lui ai parlé... il m'a dit ses souffrances, son repentir, et par ma voix il implore votre clémence; dites un mot, et vous le verrez à vos pieds..

LE CURÉ. O bonheur! merci mon Dieu! mais où est-il donc? qu'il vienne... qu'il vienne... a-t-il pu douter du cœur de son père. Ne sait-il pas qu'à sa vue, le reproche expirera sur mes lèvres.

HENRIETTE, *haut.* Demain, mon ami, demain vous le verrez...

LE CURÉ. Demain... attendre jusque-là...

HENRIETTE. Peut-être plus tôt.

LE CURÉ. Plus tôt... ce serait donc aujourd'hui?..

HENRIETTE. Oui, aujourd'hui... ce soir.

HÉBERT. Ce soir!

HENRIETTE. Je lui avais promis un asile chez vous, jusqu'à ce que j'eusse obtenu son pardon... il était si malheureux...

LE CURÉ. Je vais le voir, l'embrasser! dans quelques instans tous mes chagrins seront donc finis... plus de regrets, plus de souffrances maintenant!

HENRIETTE. Mon père, calmez-vous.

LE CURÉ. Oh! laisse couler mes larmes; celles-là, vois-tu, sont de joie et de plaisir.

HENRIETTE. Mon ami... rentrez; moi je reste ici... bientôt il va venir... je veux lui annoncer votre généreux pardon... et pour le repas du soir, je mettrai trois couverts, n'est-ce pas? car vous souperez entre vos deux enfans...

LE CURÉ. Mon Henriette, vous êtes mon bon ange! mais mon bonheur m'a fait oublier le vôtre, et je ne songeais pas à vous remettre une lettre que j'ai reçue pour vous; j'ai cru reconnaître l'écriture de votre mari...

HENRIETTE. Une lettre de mon mari! se peut-il?.. Ah! donnez, donnez... (*Après l'avoir décachetée.*) Oui, c'est bien de lui... « Ma chère Henriette, ainsi que te le faisait pressentir ma dernière lettre, j'ai enfin revu la France, j'ai profité avec empressement du décret qui rappelle les émigrés, je suis à Paris. On m'a présenté au Premir Consul, qui m'a reçu avec bonté: et se rappelant que ma famille avait de tous temps occupé un rang distingué dans la magistrature, et que moi-même, avant la révolution, je me destinais à cette carrière, il m'a offert et j'ai accepté les fonctions de juge d'instruction; j'ai tout lieu de penser que ma première mission sera de poursuivre la bande de malfaiteurs qui dans ce moment, désole le département que tu habites. Ainsi donc, dans quelques heures, peut-être, je serai dans tes bras, et je presserai la main de celui qui m'a conservé tes jours.» (*Parlant.*) Mon mari! mon mari! nous allons être réunis, réunis pour toujours!..

LE CURÉ. Vous le voyez, le ciel s'est chargé de vous envoyer la récompense de tout ce que vous avez fait pour moi...

HENRIETTE. O mon père, mon père! quel beau jour pour nous!.. Firmin dans vos bras, moi dans ceux de mon époux... nous n'aurons donc plus ni l'un ni l'autre rien à demander au ciel.

LE CURÉ. Je vous laisse, mon enfant, j'ai besoin de me recueillir, de me remettre de tant d'émotions. Dès que Firmin sera arrivé, prévenez-moi... je suis là...

Il indique sa chambre. Il sort par la droite après avoir embrassé Henriette. On voit Maurice descendre la colline.

SCÈNE VI.

HENRIETTE, *puis* MAURICE.

HENRIETTE, *le regardant sortir.* Sa joie me fait du bien!.. Ce bon M. Hébert, je vais donc le voir heureux et tranquille... (*En ce moment Maurice arrive à la porte du jardin, en agite la sonnette.*) L'on sonne à la porte du jardin... (*Allant à la porte.*) Qui est là?..

MAURICE, Moi, madame Henriette...

HENRIETTE. C'est vous, M. Maurice... je n'ai pas sur moi la clef de cette porte, fai-

Digitized by Google

tes le tour, entrez par le presbytère, M. Hébert n'est pas encore couché.

MAURICE. Ça suffit, madame Henriette...

Il disparaît.

HENRIETTE. C'est la clé de cette porte que j'ai donnée à Firmin... mais j'y songe... il va venir, et je n'aurais pas voulu qu'il fût aperçu dans l'état de dénûment où il se trouve... mon Dieu! ce M. Maurice arrive bien mal à propos...

MAURICE, *entrant par la droite*. Bonsoir, madame Henriette.

HENRIETTE. C'est vous M. Maurice!

MAURICE. Vous êtes étonnée de me voir à cette heure au presbytère... je vas vous dire; c'est que c' matin, j'ai été tellement saisi par la manière ingénieuse dont monsieur le curé a examiné ma conscience que dans l'éblouissement de la chose, j'avais oublié mon billet de confession, et je suis venu le rechercher... il vient de me le donner, le digne homme, le v'là, et à c't' heure Jeannette est à moi.

HENRIETTE. J'en suis bien aise, M. Maurice...

MAURICE. Oui, mais pardon, c'est pas le tout : Comme Jeanette est allée chez sa grand'mère, elle a fermé son cabaret et elle a emporté la clé avec elle de sorte que pour le quart-d'heure je suis sur le pavé... si bien que, madame Henriette, sauf votre respect, il faut que je vous demande l'hospitalité pour cette nuit.

HENRIETTE, *à part*. Quel contre-temps!

MAURICE, *à part*. Ma demande n'a pas l'air de lui faire grand plaisir. (*Haut.*) Dans la crainte de vous déranger, j'aurais bien couché à la belle étoile... mais, c'est que pour le moment il n'y en a pas... Le ciel se couvre en diable, et je crois qu'avant peu il tombera un bouillon de canards soigné... cependant si je vous dérangeais par trop...

HENRIETTE. Non, certainement, M. Maurice, vous ne me dérangez pas du tout; c'est que je ne sais vraiment où vous mettre convenablement.

MAURICE Oh! mon Dieu! le premier coin venu. Tenez, j'ai vu ce matin un cabinet noir à côté de la chambre du curé... je serai là à merveille.

HENRIETTE. Oh! non, je ne puis vous donner ce cabinet. (*A part.*) C'est là que Firmin doit passer la nuit.

MAURICE. Alors, je ne vois que le grenier; il y a de la paille, sans doute?

HENRIETTE. Certainement, et en vous donnant un matelas...

MAURICE. Un matelas, fi donc! c'est bon pour un soldat à l'ambulance; moi, je dors aussi bien sur la terre que dans mon lit, et lorsqu'il y a de la paille, c'est du luxe, ça me produit l'effet d'un lit de plume...

HENRIETTE. Mon Dieu! si Firmin allait venir.

MAURICE, *à part*. Décidément, j'ai l'air de gêner la bourgeoise. (*Haut.*) Si vous le permettez, je vais grimper à mon appartement. (*Allant prendre l'échelle.*) Voilà l'escalier. Maintenant à l'assaut. Bien le bonsoir madame Henriette.

HENRIETTE. Bonsoir, M. Maurice.

MAURICE. Désolé de vous avoir dérangée...

HENRIETTE. Pas du tout, M. Maurice.

MAURICE. Ah! si, faites excuse, je vous ai dérangée. Allons... hop!..

Il entre dans le grenier.

HENRIETTE. Enfin!..

MAURICE, *repassant sa tête*. Je dois vous avertir qu'en dormant, je ronfle comme un sanglier; ainsi ne vous effrayez pas si ça m'arrive. Bonne nuit.

HENRIETTE. Bonne nuit.

Maurice disparaît.

HENRIETTE. Enfin, me voilà seule... je tremblais à tout moment que Firmin n'arrivât... Retirons cette échelle .. il ne faut pas que demain matin Maurice puisse venir nous surprendre au presbytère.

Elle ôte l'échelle; Maurice montre de nouveau sa tête à la fenêtre du grenier.

MAURICE, *reparaissant à la fenêtre du grenier*. Tiens! l'échelle est ôtée... et madame Henriette est encore là... c'est singulier... il est pourtant bien l'heure de se coucher. Est-ce qu'elle attendrait quelqu'un... (*En bâillant.*) Dieu! si j'étais curieux... et si je ne tombais pas de sommeil.

Il s'étend sur la paille et s'endort.

HENRIETTE, *qui est aux écoutes*. Personne! je n'entends rien encore. (*Allant à la porte à droite.*) M. Hébert est toujours là; il attend, et son impatience est au moins égale à la mienne, il y a si long-temps qu'il n'a embrassé son cher enfant....mais il ne paraît pas... (*En ce moment on entend sonner dix heures.*) Dix heures! c'est l'heure que je lui ai indiquée. Il sera ici dans un instant. (*Éclairs.*) Mais le ciel est en feu, il tombe déjà de grosses gouttes... Oh! mon Dieu! si l'orage allait l'empêcher de venir... je suis d'une inquiétude... Ah! je crois entendre! oui, l'on met la clé dans la serrure de la porte, on l'ouvre avec précaution... c'est Firmin... quel bonheur!.. Allons au-devant de lui.

Digitized by Google

A peine a-t-elle fait quelques pas vers la porte, que les chauffeurs paraissent ; deux d'entr'eux la saisissent, étouffent ses cris en lui couvrant la bouche d'un mouchoir, et l'entraînent.

SCÈNE V.

LES CHAUFFEURS, *masqués parmi lesquels se trouvent* **FIRMIN** *et* **LAFOUINE.**

LAFOUINE, *à Firmin, et aux autres chauffeurs masqués.* Venez, la chambre du curé est de ce côté.

FIRMIN. Souvenez-vous tous, que vous m'avez promis de ne lui faire aucun mal.

LAFOUINE. Oui, oui, c'est convenu... (*Bas à Furet.*) Pourvu toutefois qu'il ne nous y force pas.

FURET. Bien entendu.

LAFOUINE. Allons, entrons, (*Ronflement de Maurice.*) Hein ?

FURET. Qu'est-ce que c'est?

LAFOUINE. Je croyais avoir entendu parler.

FURET, *regardant autour de lui.* Tu t'es trompé... Allons, à la besogne...

Ils entrent tous dans la chambre du curé.

SCÈNE VI.

MAURICE, *seul.*

Il éclaire et il tonne.

Laissez-moi donc tranquille! que c'est bête de me passer comme ça la chandelle devant les yeux!(*Tonnerre.*) on bat le rappel, je crois. (*Bruit dans la chambre du curé, qui dit :* Laissez-moi, laissez-moi! *Maurice se lève sur son séant.*) Qu'est-ce que j'entends donc par là ? ah ça mais je ne me trompe pas, le bruit vient de la chambre de mon bon curé!(*Le curé, de sa chambre, crie :* Au secours! au secours!..) J'entends comme des cris étouffés. . serait-il en danger... courons nous en assurer...ah! ben oui; mais comment descendre! madame Henriette qui m'a retiré l'échelle, (*Nouveau bruit dans la chambre du curé.*) le bruit redouble... on dirait qu'on brise des meubles... corbleu! si c'était les chauffeurs? ce ne peut être que cela... ils vont brûler, torturer le pauvre vieillard, et je ne puis voler à sa défense... mille millions de tonnerre. (*Apercevant la corde de la poulie.*) Ah! cette corde... (*Il y fait un nœud.*) Diable! elle est toute pourrie.... il y a de quoi se casser le cou; ah! bah! au petit bonheur! (*Il se laisse glisser le long de la corde jusqu'à terre.*) M'y voilà ; (*Il va à la porte de la chambre du curé.*) oui, ce sont eux les brigands... M. Hébert est assis; un chauffeur lui tient un pistolet sur la poitrine pendant que les autres font leurs perquisitions. Entrons... mais que vais-je faire? je suis sans armes, puisque les scélérats m'ont volé mon briquet... si je parais, il me tueront, et je ne sauverai pas M. Hébert, mon Dieu! que faire? que faire? courons plutôt chercher du renfort. Ah! brigands, nous allons nous revoir. (*Il fait un pas vers le fond.*) Ah! mon Dieu!... en voilà encore là-bas; sans doute il font sentinelle... glissons-nous derrière les arbres... peut-être ne m'apercevront-ils pas?

Il va d'arbre en arbre en se baissant, gagne la porte du jardin, monte la colline et disparait.

SCÈNE VII.

FURET, LAFOUINE, UN CHAUFFEUR.

Furet et un autre chauffeur sortent de la chambre du curé : Furet bat le briquet, et ils vont allumer un grand feu dans la cheminée à gauche.

FURET, V'là ce que c'est.

LAFOUINE, *paraissant.* Est-ce prêt ?

FURET. Dans un moment.

LAFOUINE. Puisque M. le curé nous y force, il faut avoir recours aux grands moyens, je vais le chercher ; c'est toi qui prendras la parole, de crainte qu'il ne me reconnaisse à ma voix.

Il sort.

FURET, *attisant le feu.* Ça suffit... là, tout est prêt, le voici... malheur à lui, s'il nous résiste encore, ça va lui cuire.

SCÈNE VIII.

FIRMIN, LAFOUINE, LE CURÉ, CHAUFFEURS.

Lafouine entre le premier, le curé est conduit par un chauffeur qui le tient par le bras, et Firmin est à sa gauche.

FURET. Tu le vois, la flamme pétille dans cette cheminée... les brasiers sont ardents, ils t'attendent, si tu t'obstines à garder le silence sur l'or qui est caché chez toi...

LE CURÉ. Je vous le répète, si cet or m'appartenait, il serait déjà entre vos mains; mais c'est un dépôt qui m'a été confié, c'est l'avenir de toute une famille ; je ne vous le livrerai pas.

FURET, *lui montrant le feu.* Ne nous force pas à employer la violence.

LE CURÉ. Vous êtes les maîtres de ma personne, faites-en ce qu'il vous plaira... le

Digitized by Google

ciel me donnera le courage de supporter vos tortures, en silence.

FURET. Ainsi tu persistes à te taire... plus de retard, camarades...

LE CURÉ. Eh bien! misérables, soyez donc sans pitié pour un vieillard... broyez mes membres, brûlez mes pieds à petit feu, mais avant d'être votre victime, je connaîtrai la figure de l'un de mes bourreaux. (*En disant ces mots il arrache le masque de l'homme qui se trouve à sa gauche : c'est Firmin. Éclair.*) Firmin!.. ah! mon Dieu! voilà donc le châtiment que tu me réservais.

Les chauffeurs pendant ces dernières paroles ont saisi leurs poignards, et s'élancent sur le curé en s'écriant : *Tu vas mourir!*

FIRMIN, *faisant au curé un rempart de son corps et présentant ses pistolets aux chauffeurs.* Arrêtez! respectez votre promesse.

FURET. Quoi! tu veux que nous le laissions vivre, à présent qu'il a vu ta figure et qu'il est maître de notre secret.

TOUS. Non, non qu'il meure!

FIRMIN. Arrêtez, vous dis-je! il est peut-être possible d'épargner ses jours sans compromettre notre sûreté. Vous le voyez, M. Hébert, la mort plane sur votre tête.

LE CURÉ. Ah! maintenant, je la leur demande comme un bienfait.

FIRMIN. Cependant, je veux vous sauver.

LE CURÉ. Me sauver!.. toi, malheureux.., tu voudrais me condamner à vivre, pour me rendre le témoin de tes forfaits, n'est-ce pas?

FIRMIN Non... mais pour épargner à ces hommes un nouveau crime, et à moi l'horreur de vous voir massacrer sous mes yeux.

LE CURÉ. Qu'exigez vous donc de moi?

FIRMIN. Un serment solennel.

LE CURÉ, Un serment!..

FIRMIN. Jurez-nous que tant que vous vivrez, vous ne révélerez à personne ce qui s'est passé cette nuit dans votre presbytère.

LE CURÉ, *à part.* O mon Dieu! tu ne veux donc pas que je meure, et pourtant... que sera la vie pour moi, à présent?

FURET, *à Hébert.* Nous attendons votre serment.

HÉBERT, *aux chauffeurs.* Eh bien! soyez donc satisfaits; je jure, devant Dieu, d'ensevelir dans mon ame, jusqu'à mon dernier soupir, l'horrible secret des évènemens de cette nuit.

FURET. Bien; mais ce n'est pas le tout... A présent; il nous faut le trésor caché...

TOUS. Oui, oui, le trésor.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, MAURICE, LE SERGENT, Soldats.

Ils ont paru au haut de la colline sur ces dernières paroles, et ils couchent en joue les chauffeurs.

MAURICE, *tirant.* Le trésor! tenez, le voilà!..

Les soldats tirent en même temps sur les chauffeurs.

FURET. Les soldats!

LAFOUINE. Nous sommes pincés... Allons du sang-froid.. de l'adresse et je suis sauvé!

Il entre dans la chambre du curé. Combat pendant lequel Firmin reçoit une balle dans la poitrine. Il est emmené par les siens.

LE CURÉ. Mes forces m'abandonnent.

Il tombe sur une chaise.

HENRIETTE, *accourant.* Mon Dieu! serait-il blessé!

MAURICE, *de même.* Blessé!.. non, non, je n'aperçois aucune trace de sang!..

LE CURÉ, *revenant à lui.* Henriette!.. Maurice!.. c'est vous! où suis-je donc!.. Ah!.. je me rappelle... là... tout à l'heure... O mon Dieu!

Il s'évanouit.

SCÈNE X.

Les Mêmes, LAFOUINE.

LAFOUINE, *reparaissant par la porte du fond, en manches de chemise et le sabre à la main.* Les brigands! les scélérats! oser pénétrer dans la demeure de notre respectable curé!

LE SERGENT, *entrant avec les soldats.* Les scélérats nous ont écpappé à la faveur de la nuit; mais comment ont-ils donc pu s'introduire dans cette maison?

LAFOUINE, *bas au sergent.* Je m'en doute, Sergent, tenez, cette clé que j'ai trouvée, annoncerait que ces brigands avaient des intelligences dans le presbytère.

LE SERGENT. Vous pourriez bien avoir raison. Que personne ne sorte d'ici, avant l'arrivée de monsieur le juge d'instruction.

MAURICE. Qu'est-ce que cela signifie?

LE SERGENT. Le voici!

M. de Lauzan entre, Henriette vole au-devant de lui en s'écriant : *Mon mari!*—La toile tombe.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Une grande salle dont le fond est ouvert et laisse voir le village; à droite et à gauche des portes latérales; bureau, plumes, écritoire. etc.

SCÈNE I.

HÉBERT, *seul, il est assis.*

La mesure est comblée... Mon fils!.. lui, un de ces hommes qui désolent nos contrées!.. et c'est au moment où je le croyais ramené à la vertu, où j'allais lui tendre les bras... Ah! le ciel ne m'a donné cette espérance que pour rendre plus terrible mon châtiment! M. de Lauzan, à peine arrivé, a voulu diriger en personne les poursuites... Il a passé la nuit dehors, et il n'est pas encore de retour... s'il allait réussir dans ses recherches...si Firmin, arrêté, traîné devant ses juges.... Ah! mon Dieu! que je meure avant cette ignominie!.. Dans la déposition que je viens de faire devant le maire de ce village, j'ai éloigné de lui tout soupçon... Ces hommes qui m'ont fait jurer de me taire, ils ignoraient qu'une force non moins grande que celle du serment qu'ils ont exigé, étoufferait la voix du pauvre curé, et le contraindrait au silence...

SCÈNE II.

HÉBERT, MAURICE, *sortant de la chambre de droite.*

MAURICE, *sans voir le curé.* Oh! non... ça n' se peut pas... c'est impossible... et malgré tout ce qu'il a dit là, ce vilain Lafouine... je jurerais... (*Apercevant M. Hébert.*) Ah! pardon, M. Hébert, je ne vous avais point aperçu...

HÉBERT. Qu'avez-vous donc, Maurice, vous paraissez troublé?..

MAURICE. Oh! c'est rien, monsieur le curé, c'est rien.

HÉBERT. Si fait... vous avez quelque chose...

MAURICE. Non... vrai! Tenez, ne me questionnez pas, M. Hébert. Parlons de vous, plutôt...

HÉBERT, *à part.* Aurait-on des soupçons sur Firmin? (*Haut.*) Je vous en prie, Maurice, parlez...

MAURICE. Vous le voulez absolument?

HÉBERT. Je vous en conjure.

MAURICE. Si je vous chagrine, ça sera pas de ma faute. Vous savez qu'hier soir, quand le juge d'instruction, M. de Lauzan, fut arrivé, on me défendit d'aller retrouver Jeannette, en me disant qu'on avait besoin de mon témoignage dans l'affaire de ces coquins; là-dessus, on transforma votre presbytère en un palais de justice, et c'est là qu'est la salle d'audience.

Il indique la chambre de droite.

HÉBERT. C'est de cette chambre que vous sortiez?

MAURICE. Mon Dieu oui...depuis ce matin, monsieur le maire est occupé à recevoir les dépositions de tout un chacun. J'ai été obligé de faire la mienne comme les autres; mais ce n'est pas tout...

HÉBERT, *vivement et avec crainte.* Est-ce que l'on serait parvenu à s'emparer d'un de ces misérables?..

MAURICE. Pas du tout...

HÉBERT, *à part.* Je respire!..

MAURICE, *continuant.* C'est autre chose. Pour lors, au milieu de tous les *dépositeurs*, se trouvait cet olibrius qu'on nomme Lafouine... quand son tour est venu, à ce sacripant, voilà qu'il s'est mis à en dire... à en dire... mais des choses suffoquantes de vérité... qu'ont vraiment de la vraisemblance... mais que je pourrai jamais croire pour ma part...

HÉBERT. Il a accusé quelqu'un?

MAURICE. Fort bien. Mais vous vous douteriez jamais... sur qui il a fait tomber les soupçons...

HÉBERT. Sur qui... expliquez-vous?..

MAURICE. Hé ben, c'est que je ne sais pas si je dois..

HÉBERT. Hé bien!..

MAURICE. Hé ben à l'entendre... l'auteur de tout ce qu'est arrivé... serait une personne de votre maison, que vous aimez, que vous chérissez...

HÉBERT. Une personne de ma maison... mais il n'y en a qu'une...

MAURICE. On soupçonne cette personne-là d'être de connivence avec les chauffeurs.

HÉBERT. Madame de Lauzan?

MAURICE. Elle-même!

HÉBERT. Quelle infâme calomnie!

MAURICE. Comme vous, ça m'a indigné; mais je vous avoue que Lafouine m'a fait trembler pour elle. Cet homme a fait des dépositions tellement accablantes...

Digitized by Google

HÉBERT. Ce Lafouine veut en imposer à la justice. Madame de Lauzan, elle!.. si vertueuse!

MAURICE. Ce qu'il y a d'affreux, c'est que c'est son mari qui sera forcé de l'interroger, de la juger peut-être...

HÉBERT. En effet, ce serait horrible... mais soyez certain, Maurice, qu'avant peu l'innocence de mon Henriette aura éclaté.

MAURICE. Je l'espère bien..... ce qui me taquine, c'est que moi-même, sans le savoir, ce que j'ai dit se trouve venir, comme un fait exprès, à l'appui des paroles de ce Lafouine, et accuser madame de Lauzan.

HÉBERT. Taisons-nous, je l'aperçois, elle ignore sans doute l'infâme accusation portée contre elle. Pas un mot, Maurice, pas un mot.

MAURICE. Suffit, je me retire.

Maurice sort en saluant madame de Lauzan qui sort de la porte à gauche.

SCÈNE III.

HÉBERT, MAD. DE LAUZAN.

MAD. DE LAUZAN, *à part.* Voici M. Hébert, il me tardait de lui parler. (*Haut.*) Eh bien, mon ami, êtes-vous un peu remis des événemens de cette nuit?

HÉBERT. Merci, cela va mieux, mon Henriette.

MAD. DE LAUZAN, *avec indifférence.* Tout-à-l'heure, n'avez-vous pas été faire, après moi, votre déposition devant monsieur le maire.

LE CURÉ. Oui, mon enfant.

MAD. DE LAUZAN. Comme moi, vous avez eu bien peu de chose à dire... n'est-il pas vrai? on m'a demandé, si parmi ces hommes et malgré le masque dont ils se couvrent le visage, je n'avais pu reconnaître quelqu'un d'entre eux, au son de la voix, par exemple.

HÉBERT. On m'a adressé la même question.

MAD. DE LAUZAN, *considérant Hebert avec intention.* J'ai répondu qu'il m'avait été impossible d'avoir même un soupçon de leurs personnes.

HÉBERT. J'ai fait la même réponse...

MAD. DE LAUZAN, *à part.* Il n'a pas reconnu Firmin? ah! que son crime soit toujours un secret pour ce malheureux père, le révéler, ce serait lui donner la mort!

HÉBERT, *à part.* Que je souffre!

MAD. DE LAUZAN. La visite de ces malfaiteurs... les événemens qui en sont résultés... auront empêché Firmin de se rendre au presbytère.

HÉBERT, *troublé.* Firmin!

MAD. DE LAUZAN. C'est à cela, certainement, que vous devons attribuer son absence... c'est nous seul qu'il voulait voir d'abord; il n'aura pas osé se présenter au milieu de tout ce désordre.

HÉBERT, *à part.* Hélas!

MAD. DE LAUZAN. Et qui sait maintenant quand nous le reverrons...

HÉBERT, *à part.* Ah! jamais... je l'espère!..

MAD. DE LAUZAN. Quelque chose qui arrive, nous saurons bien vous rendre heureux, car nous ne devons jamais nous quitter, n'est-ce pas, je serai toujours votre Henriette, votre fille.

HRBERT. Que ne puis-je récompenser tant de bonté, d'attachement, par bonheur, j'aperçois quelqu'un qui se chargera de ce soin...

MAD. DE LAUZAN. Mon mari!

Elle court au-devant de lui.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, M. DE LAUZAN, Soldats, Paysans.

DE LAUZAN, *embrassant sa femme.* Pardon, mon Henriette, d'être resté aussi longtemps éloigné de toi... il m'a fallu donner des ordres et diriger d'actives poursuites. En remplissant mon devoir, j'avais à cœur de venger notre ami, notre sauveur. (*Il va vers Hebert et lui serre la main.*) M. Hébert, c'est à peine si j'ai eu le temps de vous remercier, je vous dois plus que la vie, aussi ce qu'il me reste de jours à vivre, sera employé à vous bénir.

HÉBERT. Nous sommes quittes, monsieur le comte; (*Montrant madame de Lauzan.*) sa reconnaissance m'a rendu plus que je n'avais donné.

HENRIETTE, *à son mari.* Et dites-moi, mon ami, quel a été le résultat de vos poursuites?

Craintes de la part d'Hébert.

DE LAUZAN. Jusqu'à présent les malfaiteurs nous ont échappé; (*Mouvement de joie de la part d'Hébert*) mais on a fait, m'a-t-on dit, des révélations importantes qui doivent éclairer nos recherches.

HÉBERT, *à part.* Pauvre Henriette! allons, s'il est possible, détruire la calomnie qui la menace. (*Haut.*) Vous avez besoin d'être seuls, je vous laisse. (*A Henriette.*)

Digitized by Google

Au revoir, mon enfant... au revoir, monsieur le comte.

HENRIETTE. Revenez bientôt, car pour être complète, notre joie a besoin d'être partagée par vous.

HÉBERT. A bientôt!

Il sort.

SCÈNE V.

DE LAUZAN, MAD. DE LAUZAN.

DE LAUZAN. Le digne homme... oh! oui, mon Henriette, tu as raison; M. Hébert restera avec nous, nous l'entourerons de soins et d'amour, n'est-ce pas à lui que je dois ce moment si doux, sans lui je ne te presserais pas aujourd'hui dans mes bras.

MAD. DE LAUZAN. Si tu savais comme son dévouement a été sans bornes? pauvre, il a partagé avec moi; je l'ai vu se priver du nécessaire, me cacher sa misère, pour que ta femme ne manquât de rien. C'est dans sa tendresse que chaque jour je trouvais des consolations, c'est dans ses paroles bienveillantes que je puisais ma force et mon espoir.

DE LAUZAN. Bien, mon Henriette, bien; je te retrouve la même, toujours bonne et aimante!

MAD. DE LAUZAN. Mais parlons de nous, de nos projets. de notre avenir.

DE LAUZAN. Oh! nous causerons de cela dans un autre moment, mon Henriette, aujourd'hui je n'ai qu'un seul but, celui de délivrer cette contrée des chauffeurs qui la désolent... Pour effrayer ces misérables et arrêter leurs brigandages, il faut des jugemens terribles, des exécutions promptes comme la foudre, aussi, ai-je reçu les ordres les plus sévères pour atteindre et frapper les coupables. Bientôt, je l'espère, nous serons sur les traces de ces assassins et de leurs complices... en mon absence des dépositions ont déjà été faites, elles vont m'être soumises ce matin... beaucoup de monde a été entendu, et l'on croit tenir un agent des chauffeurs... du moins ce sont des bruits qui me sont vaguement parvenus. Malheur à ceux qui tomberont les premiers sous la main de la justice!..

MAD. DE LAUZAN. C'est une mission bien triste, mon ami.

DE LAUZAN. Triste? non, certes?... Cette mission-là est belle, au contraire, qui nous fait protéger le faible et punir l'assassin... Je veux que la tranquillité et le bonheur remplacent bientôt ici la terreur et la désolation.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, UN SERGENT.

LE SERGENT. Monsieur le juge, le tribunal va s'assembler; d'après vos ordres, les premières formalités ont été remplies, et déjà l'instruction s'est augmentée d'un grand nombre de dépositions qui suffisent pour faire comparaître une personne fortement accusée d'avoir, cette nuit, introduit les chauffeurs dans la demeure de notre respectable curé... Voici les actes de dépositions que vous envoie monsieur le maire, et lorsque vous voudrez entendre les témoins...

DE LAUZAN, *prenant les papiers que lui présente le sergent.* Donnez... j'ai besoin, avant tout, de consulter ces papiers...

Le sergent se retire au fond, monsieur de Lauzan parcourt les dépositions.

MAD. DE LAUZAN, *à part* Qui peut être compromis par ces énonciations?..

DE LAUZAN. *examinant les papiers.* Grand Dieu! que vois-je!.. (*A part.*) Le nom de ma femme!..

HENRIETTE. Qu'avez-vous, mon ami?..

DE LAUZAN. Rien, rien... une déclaration qui a lieu de me surprendre... (*A part*) Ah! ne lui disons rien; c'est impossible, c'est une erreur de nom!..

HENRIETTE. Comme vous êtes troublé... c'est donc une chose bien affreuse?

DE LAUZAN. Oh! oui, bien affreuse!.. Henriette, laissez-moi... j'ai besoin d'être tout entier à mon ministère... retirez-vous; bientôt, j'irai vous rejoindre...

HENRIETTE. Comme vous me dites cela, mon ami.

DE LAUZAN. Henriette, allez, allez, le temps me presse, bientôt j'aurai besoin de vous revoir... (*A part.*) O mon Dieu! mais cela n'est pas croyable!..

MAD. DE LAUZAN Je me retire, mon ami, mais tout à l'heure, je l'espère, vous m'expliquerez ce qui se passe en vous.

Elle sort.

SCÈNE VII.

M. DE LAUZAN, LE SERGENT, *au fond.*

DE LAUZAN. Ah! je n'y tenais plus!.. elle soupçonnée!... (*Il relit le papier.*) «Henriette de Lauzan, accusée d'avoir favorisé les projets des chauffeurs». Ils ont osé l'écrire! le mot crime à côté de son nom!.. Oh! mais qui donc a pu l'accuser?

Digitized by Google

mon cœur est brisé, ma tête se perd! Non, non, cette dénonciation ne peut être fondée... D'un seul mot je ferai taire ses accusateurs; j'ai dû garder le silence devant elle... la douleur, la crainte l'auraient tuée... un instant suffira, je l'espère, pour tout apaiser... (*Au sergent.*) Les témoins sont-ils là?..

LE SERGENT. Oui, monsieur, excepté le curé Hébert, qui a déclaré n'avoir rien à ajouter à sa première déclaration.

DE LAUZAN. C'est bien... introduisez-les.

SCÈNE VII.

MONSIEUR DE LAUZAN, LAFOUINE, MAURICE, LE SERGENT, un Greffier, Paysans, Gardes.

LAFOUINE, *pendant que M. de Lauzan examine ses papiers.* Le voilà donc ce comte de Lauzan, qui m'a chassé de chez lui, qui m'a humilié... c'est mon tour aujourd'hui... et je vais me venger Personne ne viendra me démentir... les camarades ont pris la fuite; ils sont déjà loin, Firmin seul est caché dans les environs; mais sa blessure est mortelle, je doute qu'il se relève. Ça n'est pas une perte; car, avec ses remords, ce garçon-là aurait pu devenir dangereux... Récapitulons tous mes chefs d'accusation...

MAURICE, *à part.* Il me tarde que ça soit fini: j'aimerais bien mieux être auprès de ma Jeannette, qui doit avoir des attaques de nerfs d'inquiétude.

DE LAUZAN. Quel est le premier témoins?

LAFOUINE. Présent.

DE LAUZAN, *à Lafouine.* Approchez... votre nom?..

LAFOUINE. Jacques Lafouine.

DE LAUZAN, *le considérant.* Lafouine!.. N'avez vous pas été autrefois...

LAFOUINE. Intendant des biens de M. le comte de Lauzan... et je suis enchanté de revoir un excellent maître qui par malheur ne sut pas m'apprécier.

DE LAUZAN. Oui, oui, je me rappelle; mais il ne s'agit point de cela... un autre sujet vous amène.

LAFOUINE. C'est vrai, et je suis désolé qu'une circonstance aussi triste me rapproche de M. le comte.

DE LAUZAN. Faites votre dépositions.

LAFOUINE. Voilà, monsieur le juge. Hier, un inconnu d'assez mauvaise mine m'arrête à l'entrée du village, et me demande si je connaissais madame de Lauzan; sur ma réponse affirmative, il me prie de remettre, de sa part, une lettre à elle seule, et de lui rapporter la réponse. J'aime à obliger; je me chargeai donc de la lettre que je remis fidèlement à son adresse. Je suppose que dans le billet, on demandait un rendez-vous à madame de Lauzan, car sa réponse fut : J'y serai.

DE LAUZAN. Mais ce n'est qu'une supposition?

LAFOUINE, *montrant Maurice.* Voici un camarade qui prouvera que ma supposition était fondée, car, le soir même, il a rencontré l'accusée dans le bois, près de la croix des Bûcherons!..

DE LAUZAN, *à Maurice.* Approchez... Votre nom?

MAURICE Maurice! sergent au 12e.

DE LAUZAN. Ce qu'a dit le témoin Lafouine est-il vrai?

MAURICE. Cela est vrai, monsieur le juge; je me rendais au village voisin, lorsqu'en traversant le bois, j'ai rencontré madame de Lauzan...

DE LAUZAN, *fait un mouvement d'étonnement.* Et quelle heure était-il?

MAURICE. Neuf heures, environ.

DE LAUZAN, *à part.* Neuf heures!.. qu'allait-elle faire? (*Haut.*) Personne n'accompagnait madame de Lauzan?

MAURICE. Personne.

DE LAUZAN. Et cette rencontre ne vous a-t-elle rien fait supposer?

MAURICE. Rien, monsieur le juge. Je ne me mêle jamais des affaires des autres... D'ailleurs ça n'a rien de si extraordinaire... d'aller se promener au bois, le soir... une dame surtout... on a quéq'fois des petites raisons... (*A part, et s'arrêtant tout à coup.*) Ah! bêtat que je suis!.. j' vas parler de ça à son mari... joli moyen d'arranger les choses...

LAFOUINE. Le témoin oublie de dire que quelques minutes avant, il s'était trouvé au milieu d'une bande de chauffeurs, juste au même endroit... c'est une chose à remarquer.

MAURICE, *à part.* Le maudit homme! (*Haut.*) C'est-à-dire que j'ai supposé que c'étaient des chauffeurs... j'étais un peu dans les brindesingues... je pourrais m'être trompé.

DE LAUZAN, *à part.* Chacune de leurs paroles m'épouvante et me consterne.

LAFOUINE, *à part.* Ah! ah! monsieur le comte...tu te repentiras de m'avoir chassé.

DE LAUZAN, *après avoir consulté ses papiers.* Lorsque vous vîntes demander asile au presbytère, Maurice, ne vîtes-vous rien d'extraordinaire?

Digitized by Google

MAURICE. Non... je montai tout de suite au grenier qu'on m'avait désigné pour ma chambre à coucher, et je m'endormis jusqu'au moment de l'arrivée des chauffeurs. Je n'en sais pas davantage.

LAFOUINE. Le témoin a peu de mémoire, à ce qu'il paraît ; il oublie encore quelque chose. La vérité me commande de lui rappeler qu'une fois dans le grenier, il vit l'accusée enlever mystérieusement l'échelle qui servait d'escalier à sa chambre. Du moins, c'est ce qu'il a dit ce matin, et je puis le faire certifier.

MAURICE. Oh! c'est pas la peine... je ne le nie pas. Cette circonstance m'a paru si peu importante... que j'ai cru inutile...

LAFOUINE. C'est très-important, au contraire, on doit à la justice toute la vérité N'est-ce pas, monsieur le juge?

MAURICE, *à part.* Il n'oublie rien le vieux coquin! si je puis le repêcher plus tard, quel renfoncement !..

DE LAUZAN, *à part.* Je suis confondu!

LAFOUINE, *à part.* Ça va bien.

DE LAUZAN, *à Maurice.* Vous n'avez rien à ajouter à votre déclaration?

MAURICE. Rien, monsieur le juge, si ce n'est que je crois madame de Lauzan innocente, malgré l'acharnement de ses accusateurs.

Il regarde Lafouine.

DE LAUZAN, *à part.* Puisse-t-il dire vrai! (*Haut à Lafouine.*) Et vous, témoin Lafouine, qu'avez-vous encore à dire?

LAFOUINE. Oh! peu de chose. Quand j'ai volé à la défense de notre bon curé, je me suis trouvé face à face avec l'un de ces scélérats, je le saisis, et je luttai quelque temps avec lui; mais plus robuste que moi, il me terrassa et s'enfuit; en me relevant, je sentis sous ma main une clé que le misérable avait laissé tomber dans la lutte, et cette clé se trouve par malheur appartenir à l'accusée.

DE LAUZAN, *fortement.* En êtes-vous bien sûr, monsieur?

LAFOUINE. Je souhaiterais de me tromper... mais demandez au sergent.

LE SERGENT. C'est la vérité. D'après mes informations, cette clé a été reconnue appartenir à madame de Lauzan qui la portait toujours sur elle.

LAFOUINE. Et cette clé se trouve être celle de la petite porte du jardin par laquelle se sont introduits ces hommes... dangereux.

DE LAUZAN, *à part.* Ah! c'en est trop!.. il faut que je la voie... malgré tant de preuves... je ne puis croire...

LAFOUINE. Voilà, monsieur le comte, ce que l'honneur m'ordonnait de déclarer. J'ai dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

LE SERGENT. Les juges sont assemblés.

DE LAUZAN, *au sergent.* Conduisez les témoins devant eux. Il faut avant tout que j'interroge l'accusée.

Tout le monde entre dans la salle de droite.

SCÈNE IX.

M. DE LAUZAN, *puis* MAD. DE LAUZAN.

DE LAUZAN Elle va venir! je tremble malgré moi... Je vais donc enfin connaître la vérité... quelle qu'elle soit, je la préfère ce doute affreux.

MAD. DE LAUZAN, *arrivant vivement et toute éplorée.* Ah! c'est vous, mon ami, protégez moi!.. sauvez-moi!.. on vient de m'arrêter... on m'accuse d'un crime!.. Défendez-moi... car je suis innocente... je n'ai rien fait...

DE LAUZAN, *la serrant dans ses bras.* Ah! oui, mon Henriette!..tu vas confondre tes accusateurs, n'est-ce pas?.. tu diras hautement que ce sont des calomniateurs. Cette lettre mystérieuse, ce rendez-vous dans le bois, cette échelle, cette clé... que sais-je?.. tu prouveras que tout est faux.

HENRIETTE, *avec effroi.* Que m'apprenez-vous? Ils ont dit que j'avais reçu une lettre mystérieuse?

DE LAUZAN, Oui, et c'est ce Lafouine qui prétend te l'avoir remise.

HENRIETTE. Ils ont dit... que j'étais allée à un rendez-vous, dans le bois?

DE LAUZAN. Le sergent Maurice prétend t'y avoir vue.

HENRIETTE. Et cette clé?

DE LAUZAN. Cette clé qu'ils disent t'appartenir, on l'a trouvée sur un chauffeur... c'est encore ce misérable Lafouine qui assure que cela est vrai; mais ma femme est innocente, et un seul mot de sa bouche fera tomber toutes les accusations.

HENRIETTE, *à part.* Mais si je parle, c'est déshonorer M. Hebert, car pour me disculper, il faut tout dire; déclarer qu'il a un fils, livrer ce fils à la justice, avec le déshonneur ce serait lui donner la mort!... (*Haut.*) Ah! malheureuse que je suis!

DE LAUZAN. Mon Henriette, rassure-toi, tes juges vont t'absoudre et t'acquitter dès qu'il t'auront entendue... viens, viens, je veux te conduire moi-même à leur tribunal, je veux que tu paraisses devant eux la tête haute, car la calomnie ne flétrit que le calomniateur.

Digitized by Google

HENRIETTE. Et si l'on ne m'avait pas calomniée! si, pour ma défense, je n'avais rien à dire à mes juges! si enfin, mes accusateurs avaient dit vrai?

DE LAUZAN. Henriette, ta tête s'égare!.. reviens à toi... c'est impossible... songe donc que ce que tu dis là est affreux!

HENRIETTE. Oui, c'est affreux! et pourtant c'est la vérité.

DE LAUZAN. La vérité! non, cela ne se peut... c'est l'émotion, la frayeur qui troublent ta raison .. ce dont on t'accuse!..

HENRIETTE Tout est vrai, et pourtant je le jure devant Dieu, je suis innocente!

DE LAUZAN. Tout est vrai, et vous êtes innocente? (*Comme saisi d'une idée soudaine.*) Mais êtes-vous innocente de tout autre crime.

HENRIETTE. Que voulez-vous dire?

DE LAUZAN. Oubliez-vous qu'en ce moment deux personnes vous écoutent, votre juge et votre époux.

HENRIETTE. Grand Dieu! vous soupçonneriez...

DE LAUZAN. Tout, si vous ne me dites l'entière vérité. (*Fortement.*) De qui était cette lettre? pourquoi ce rendez-vous? (*Henriette se tait.*) Vous vous taisez! et cette clé, cette clé, passée en d'autres mains, (*La prenant par le bras.*) à qui l'aviez vous donnée cette clé, oserez-vous me le dire en me regardant en face?

MAD. DE LAUZAN. Ah! grace, grace!... mon ami, je suis innocente, je vous le jure, je suis innocente!

DE LAUZAN. Mais alors, parlez donc.... parlez donc, si vous voulez que je croie à cette innocence.

MAD. DE LAUZAN. Et si je ne le puis, si mon devoir, si l'honneur me défendent de parler.

DE LAUZAN. Votre premier devoir est de m'obéir, et nul autre que moi n'a le droit de vous demander compte de votre honneur.

HENRIETTE, *se relevant et avec fierté.* Et si une voix plus forte que ce devoir, si une voix plus puissante que celle de mon propre honneur me crie de me taire!

DE LAUZAN, *stupéfait.* Je ne vous comprends pas, Henriette, expliquez-vous.... songez qu'il y va de la vie... vos juges vous attendent, leur décision sera prompte... à mon tour, je vous supplie...

SCÈNE X.

Les Mêmes, HÉBERT.

HENRIETTE. Eh bien, écoutez-donc... (*A ce moment M. Hébert paraît au fond, il avance quelques pas et s'arrête bientôt aux premières paroles de madame de Lauzan.*) Il vous souvient de 93, de ce jour, où dérobant votre tête à l'échafaud, vous confiâtes au pauvre curé Hébert, l'existence de votre femme, comme vous proscrite et condamnée? Ce jour-là, monsieur, sous les fenêtres de celui qui venait de me donner asile... une voix se fit entendre, cette voix menaçait de la peine de mort quiconque cacherait un proscrit. Je voulus fuir, mais lui, n'écoutant qu'une pitié généreuse, me retint malgré moi, et noblement exposa ses jours; ce fut presque un miracle qui nous sauva tous deux. Aujourd'hui, monsieur, je puis rendre au pauvre curé tout ce qu'il fit pour moi; le hasard m'a fait découvrir un secret d'où dépendent son honneur, sa réputation, son existence; si je parle, je couvre un homme de mépris et de honte, et je le tue en le déshonorant... cet homme, c'est mon sauveur, c'est notre bienfaiteur à tous deux. Oh! non, je me tairai.... vos juges me condamneront; mais j'aurai satisfait à la reconnaissance. et Dieu me récompensera de mon courage et de mon sacrifice.

HÉBERT. O ciel! qu'ai-je entendu!

MAD. LAUZAN. Henriette, ah! pardonne-moi d'avoir osé te soupçonner... mais tu ne peux mourir... ce sacrifice, Dieu le refuse... songe donc que moi aussi, je mourrais de douleur!

SCÈNE XI.

Les Mêmes, LE SERGENT, Deux Gardes.

LE SERGENT. J'ai ordre de conduire l'accusée devant ses juges...

HENRIETTE. Je vous suis, monsieur.

DE LAUZAN, *faisant un mouvement.* Ah! (*S'approchant de sa femme.*) Henriette, souvenez-vous qu'il y va de l'honneur de votre époux.

MAD. DE LAUZAN. Je me souviendrai qu'il y va de la vie de notre bienfaiteur!

DE LAUZAN. Henriette! Henriette!

Elle entre dans la salle, suivie du sergent qui ressort presqu'aussitôt. Le comte reste atteré.

LE SERGENT, *rentrant.* Monsieur le juge d'instruction.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

HÉBERT, *seul.*

Elle savait tout!.. elle savait tout!... et pour me sauver... elle veut se sacrifier... Oh! non, plutôt la honte...plutôt la mort. (*Il fait quelques pas vers la salle d'audience.*) Mais ce serment... O mon Dieu!.. éclaire-moi, dicte ma conduite... c'est un crime de trahir un serment prononcé devant toi... mais n'est-ce pas un crime aussi de laisser condamner l'innocent... Que faire?.. ah! Firmin! Firmin!.. pour quoi ne pas m'avoir donné la mort!.. Pauvre Henriette!.. on l'interroge sans doute, et l'infortunée se laisserait condamner pour moi... Oh! cette idée me tue... je ne la puis supporter...

SCÈNE XIII.

HÉBERT, *sur le premier plan de gauche,* FIRMIN.

Firmin paraissant au fond, le visage pâle et souffrant, marchant avec peine, et tenant la main sur sa poitrine, à l'endroit de sa blessure.

FIRMIN, *sans voir Hébert.* Grace au ciel, j'ai eu la force d'arriver jusqu'ici!.. Il est temps encore peut-être... (*Il regarde dans la salle d'audience.*) Elle est devant ses juges!..

HÉBERT, *sans voir Firmin.* Non, je n'y puis tenir... courons, courons...la sauver! (*Il se dirige vers la salle d'audience et se rencontre face à face avec Firmin. Avec indignation.*) Firmin!..

FIRMIN, *avec émotion.* Oui, monsieur, c'est moi... Je viens...

HÉBERT. Toi! toi!.. Oh! par le ciel!.. je n'aurais pas cru à tant d'audace!.. Toi? oser te présenter ici!.. et qu'y viens-tu faire, malheureux?.. Ah!.. je devine... tu crains que je ne viole mon serment, n'est-ce pas?.. et tu viens m'effrayer par ta présence, et me frapper si je suis parjure?.. Oh! rassure-toi...la crainte de Dieu m'a fait garder le silence; si c'est cela qui t'amène, tu peux être tranquille, je ne te trahirai pas... ou bien, si tu es venu pour jouir de ton ouvrage, sois satisfait... tu as laissé dans ces lieux des traces de ton passage; on y souffre... on y verse des larmes...

FIRMIN, *d'un air suppliant.* Monsieur, je vous en supplie... écoutez-moi...

HÉBERT. C'est à toi de m'écouter... car, il est arrivé le moment, où ton cœur, à son tour, sera brisé de douleur; il est arrivé le moment où je vais te jeter à la face les fautes de ta vie, et t'en montrer toute l'énormité.

FIRMIN. Oui, oui... je mérite vos reproches, je mérite votre colère...

HÉBERT. Oh! mais tu ne sais pas jusqu'à quel point tu fus coupable...Tu ne sais rien. toi?.. mais je vais parler enfin!.. et lorsque tu connaîtras le secret qui pèse là...sur ma poitrine, depuis tant d'années.. quand tu le connaîtras, vois-tu?.. tu maudiras l'existence... tu te maudiras toi-même!

FIRMIN. Par grace...

HÉBERT. Ecoute, te dis-je. Ce vieillard qui t'a élevé... qui te chérissait... ce vieillard que tu as abandonné dans la misère, lorsque, pour prix de ses bienfaits, il ne te demandait qu'un peu de reconnaissance, ce vieillard, qui, hier encore, malgré ton ingrat abandon, remerciait Dieu de ton retour .. en se disant!.. Hé bien, puis qu'il revient à moi, je ne dois pas le repousser, il est malheureux, il faut l'aimer encore... il souffre, je calmerai ses douleurs... il est repentant... je lui pardonne... qu'il redevienne mon ami, mon fils!.. Oui, il se disait cela, le vieillard; lorsqu'au lieu d'un enfant repentant, un assassin se présenta devant lui, la menace à la bouche, et le poignard à la main... Ah! malheur à toi, qui n'a pas eu pitié de ses cheveux blancs! malheur à toi, qui, au souvenir de tant de bontés, ne t'es pas prosterné à ses genoux... malheur, malheur à toi!.. qui n'as pas entendu une voix terrible te crier: « Jeune » homme... tu vas tuer ton père!.. »

FIRMIN. Mon père!..

HÉBERT. Oui, oui... ton père... qui ne survivra pas à tant de honte et de douleur! cette révélation qui flétrit toute la vie d'un pauvre vieux prêtre...Le ciel n'a pas voulu qu'elle restât plus long-temps dans l'oubli, il ne l'a pas voulu, parce qu'il lui fallait une vengeance... parce qu'il fallait un terme à tous tes crimes... n'est-ce pas qu'il ne te manquait plus que de devenir parricide?.. si c'est pour cela que tu es venu, allons, frappe .. frappe donc... c'est ton père qui te présente lui-même sa poitrine...

FIRMIN, *accablé.* Ah! pitié!.. pitié!..

HÉBERT. De la pitié! à toi!.. Oh! qu'il soit maudit le jour où j'oubliai... le saint caractère dont j'étais revêtu... qu'il soit maudit le jour de ta naissance!..

FIRMIN. Mon père! par grâce!..écoutez-moi, avant de me maudire... écoutez-moi, comme un homme au désespoir... qui embrasse vos genoux. (*Il tombe à genoux.*)

Digitized by Google

Ecoutez-moi, comme on écoute... un homme qui va mourir.

HÉBERT. Mourir!..

FIRMIN, *plus faiblement.* Le prêtre ne refuse pas d'entendre le patient qu'attend l'échafaud...vous ne refuserez pas de m'entendre.

HÉBERT, *le relevant.* Le malheureux!

FIRMIN. Ecoutez, écoutez... Lafouine a parlé... je le sais... une innocene va périr, ces papiers la sauveront... On y trouvera la preuve de mon crime!

On entend une grande rumeur dans la chambre de droite : Maurice en sort, très agité.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, MAURICE.

MAURICE. Ils vont la condamner!.. C'est à peine, si elle a dit quelques paroles pour sa défense... (*Rumeur dans la salle.*) Tenez, entendez-vous; ils demandent sa mort.

FIRMIN, *à Maurice.* Sa mort?..non, elle ne mourra pas; monsieur, prenez ces papiers, ces papiers la sauveront, courez!..

MAURICE, *les prenant.* Il se pourrait!. Courons!..

Il rentre vivement dans la chambre du tribunal.

FIRMIN. Maintenant, je suis tranquille... Mon père... restez, près de moi... bien près de moi!.... car je crois que je vais mourir, mon père! Oh! oui, cette blessure est mortelle... le sang que j'ai perdu... le trajet que je viens de faire... lorsqu'on lèvera cet appareil, je le sens... mon dernier soupir s'exhalera!

HÉBERT, *pleurant.* Firmin! mon enfant!

FIRMIN. Si je l'avais su que j'étais votre enfant... je vous aurais aimé... je n'aurais pas été dur et cruel... Oh! dites-moi... dites-moi, que vous prenez en pitié votre malheureux fils... mon père, qu'après ma mort... ma mémoire ne vous soit pas odieuse!.. Oh! je vous en conjure. . une prière sur mon cercueil... une place au cimetière du village... (*Joignant les mains.*) Pardon, pardon... au pauvre mourant.

FIRMIN. Rassurez-vous... ils ne trouveront qu'un cadavre... Adieu, mon père, adieu!

HÉBERT, *que la douleur suffoque.* Mais, est-ce que je ne t'ai pas déjà pardonné?.. Oh! oui, oubli et pardon!.. le bon Dieu, enfant, il s'apaise dès qu'on se prosterne devant lui... et tu es à genoux.

Nouvelle rumeur dans la salle du conseil... On entend ces mots: *Acquittée! acquittée!..*

FIRMIN. Elle est sauvée!..et maintenant, maintenant, ils vont venir chercher le véritable coupable!..

HÉBERT, *poussant un cri.* Ah! c'est toi, qu'ils vont venir chercher!..

Il ouvre son gilet, arrache l'appareil de sa blessure et tombe. Hébert veut parler, la parole expire sur ses lèvres, il n'a que la force d'etendre le bras vers son fils, sa raison semble s'égarer, et il reste immobile. — Nouveaux murmures.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, M. DE LAUZAN, HENRIETTE, MAURICE, Gardes, Paysans.

DE LAUZAN, *rentrant en tenant sa femme dans ses bras.* Henriette!.. Henriette!..

HENRIETTE. Mais où est donc mon sauveur?

HÉBERT, *montrant Firmin.* Le voilà!

HENRIETTE. Firmin!

HÉBERT, *toujours les yeux hagards.* Ah! il expire!..

HENRIETTE. Mon père!

HÉBERT. Et moi!.. moi!.. Oh! mon Dieu!.. tu me pardonnes donc... puisque tu me rappelles à toi!.. (*Aux paysans.*) Mes enfans! mes enfans! (*Tous les paysans s'agenouillent.*) Recevez les adieux... et... et la dernière bénédiction... de votre vieux curé...

Il étend les bras vers les paysans, mais il retombe mort dans les bras de M. de Lauzan.

HENRIETTE, *poussant un cri déchirant.* Ah!..

Elle tombe à genoux, la tête appuyée dans une des mains d'Hébert. En ce moment, Lafouine veut fuir; mais Maurice l'arrête et le terrasse, en lui montrant cette scène de douleur. — La toile tombe.

FIN.

Imprimerie de J.-R. Mévrel, passage du Caire, 54.

66827

Digitized by Google